



**LA BANLIEUE, LIEU DE
SOLIDARITÉ INTERNATIONALE**

L'EXPÉRIENCE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

JUSTICE ET PAIX FRANCE

PARIS, JANVIER 2015
COLLECTION ENSEMBLE ET AVEC

Ce livret a été rédigé par le groupe « Nouvelles solidarités Nord-Sud » de Justice et Paix France, animé par **Elena Lasida** (chargée de mission à Justice et Paix France, professeur à l'Institut Catholique de Paris), et composé par :

Marie Pierre Essimi Nguina : Sœur Carmélite de Saint Joseph, membre de l'IRSI (Instituts religieux et solidarité internationale)

Daniel Lafouge : Frère des Ecoles Chrétiennes de la Mission Ouvrière, membre de la Commission Monde ouvrier – Monde populaire de la CORREF

Sabine Laplane : Communauté Apostolique Saint François-Xavier, membre de Justice et Paix France

Odile Maréchal : Petite sœur de l'ouvrier, membre de la Commission Monde Ouvrier – Monde populaire de la CORREF jusqu'à avril 2013.

Gisèle Mérot : Sœur de l'Instruction chrétienne de Saint Gildas des Bois, membre de IRSI (Instituts religieux et solidarité internationale)

Paul Razafy : Sœur Servante des pauvres de Jeanne Delanoue

Ce travail est complémentaire à celui réalisé par le Conseil Famille et Société de la Conférence des Evêques de France intitulé : « **Aux périphéries de nos villes** » qui présente une approche plus globale de la réalité des banlieues et qui vise à promouvoir la rencontre et le dialogue entre les différents acteurs présents dans ces territoires.



**LA BANLIEUE, LIEU DE
SOLIDARITÉ INTERNATIONALE**

L'EXPÉRIENCE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

JUSTICE ET PAIX FRANCE

PARIS, JANVIER 2015
COLLECTION ENSEMBLE ET AVEC

SOMMAIRE

PREFACES

Sr. Thérèse Revault – Secrétaire générale de la CORREF
Daniel Verger – Membre de Justice et Paix France

INTRODUCTION

1. La banlieue, de quoi parle-t-on ?

- 1.1 - Mairies et associations : passeurs de solidarité
- 1.2 - Religieux et religieuses : un regard révélateur sur la banlieue

2. La banlieue, une expérience de solidarité internationale ?

- 2.1 - L'étranger : une autre manière de regarder la différence et l'étrangeté de l'autre
- 2.2 - La réciprocité : une autre manière de vivre l'aide au développement
- 2.3 - Le vivre-ensemble : une autre manière de guérir la mémoire blessée
- 2.4 - L'interculturel : une autre manière de vivre l'universalité de l'Eglise

3. Relecture théologique par Mgr Jean-Luc Brunin

- 3.1 - Témoins d'un Dieu qui s'approche en Jésus-Christ
- 3.2 - Le rapport diaconal de l'Eglise à la société
- 3.3 - Une présence sacramentelle
- 3.4 - Une spiritualité de la présence sacramentelle
- 3.5 - La vie consacrée, explicite du devenir humain selon le dessein de Dieu
- 3.6 - Les conseils évangéliques comme instituant une solidarité internationale

CONCLUSION

ANNEXE : des pistes pour continuer la réflexion en communauté ou en groupe

PREFACES

Sœur Thérèse Revault

Secrétaire générale de la Conférence de religieuses et religieux en France (CORREF)

Relisant la belle et forte expérience pastorale vécue dans le diocèse de Créteil, Mgr Frétellière écrit, en 1997, un beau témoignage intitulé: « *Cette banlieue que j'aime* », message qui n'a pas pris une ride !

Ce document-ci me semble porteur d'une même invitation : faire grandir en nous le désir d'approcher, avec un regard et un cœur neufs, cette banlieue qui est, à la fois, « *lieu de cacophonie et de conversation* ». Occasion de mesurer les enjeux de ce qui s'y vit et même de laisser grandir en nous la joie d'entrer dans la passionnante aventure d'une proximité devenant, à travers les liens noués, engagés en cet espace multiculturel, un lieu de « *solidarité internationale* ».

Au terme d'une première lecture, j'ai réentendu la parole de Dieu adressée à Paul, en mission à Athènes : « *J'ai à moi un peuple, nombreux dans cette ville* » (AC 15,18) ; j'ai souhaité qu'une telle réflexion développe le goût d'habiter cet espace de vie, de le partager, au jour le jour, d'y risquer avec d'autres « *la rencontre incontournable* », à la manière de Jésus « *compagnon d'humanité* ».

Certes, il ne s'agit pas d'idéaliser ces espaces où violence, exclusion... sont si prégnantes. Regarder la banlieue comme un « *laboratoire de mondialisation, de vie commune, d'innovation sociale* », cela n'est pas évident au quotidien !

Et pourtant, comme elle est signifiante cette aventure d'une proximité, d'une solidarité vécues en partenariat et devenant une vraie « *réciprocité* ».

Comment des communautés religieuses ne pourraient-elles pas y goûter, fût-ce par-delà de rudes traversées, un surcroît de cette Joie de l'Évangile à laquelle nous invite notre Pape François dans son *Exhortation apostolique* offerte comme la charte de tous les « *disciples - missionnaires* » ?

Joie de bâtir des communautés de Pentecôte inconditionnellement ouvertes ... y compris à tant de chercheurs de sens, des communautés devenant pour certains comme de petites « *auberges d'Emmaüs* ».

À l'heure où, en Église, se vit une année de la vie consacrée, il y a lieu d'accueillir ce document comme un guide de « relecture » de l'expérience exigeante, mais tellement stimulante vécue par les communautés envoyées en ces lieux. Elles pourront y trouver une lumière sur le sens d'une telle présence, un encouragement à contribuer, avec d'autres, à la naissance et à la croissance d'une « *Église de la rue, la rue étant ce lieu où la vie est reconnue et célébrée...* ».

Une invitation qui est bien dans la mouvance de Diaconia et des orientations pastorales de nos diocèses de banlieue !

Au nom de la Corref, je remercie tous ceux et celles qui nous offrent ce texte « cadeau » que nous aurons à cœur de faire connaître.

Daniel Verger

Membre de Justice et Paix - France

Délégué régional Ile-de-France du Secours Catholique

Être acteur de solidarité internationale, cela ne veut pas toujours dire partir au loin. Il suffit parfois d'un déplacement de quelques kilomètres, ou pour ceux d'entre nous qui vivent en banlieue, de porter notre attention sur ce qui se vit autour de nous... et d'en devenir acteur. C'est l'expérience de nombreuses communautés religieuses implantées dans des quartiers populaires. C'est aussi un peu la mienne, engagé aujourd'hui avec le Secours Catholique en région parisienne, après avoir été longtemps un acteur de solidarité orienté vers l'international. Justice et Paix, l'IRSI (Instituts Religieux et Solidarité Internationale) et la CORREF (Conférence des Religieux et Religieuses de l'Église de France) ont mené ensemble, sous la coordination d'Elena Lasida, un nouveau travail visant à montrer comment la solidarité de proximité, vécue par de nombreuses communautés religieuses – et d'autres acteurs - en banlieue, prend une dimension de solidarité internationale. Ce livret illustre la manière dont les diverses populations du monde vivant en banlieue construisent progressivement une « communauté de destin ». Elles passent d'une reconnaissance de ce qui les unit, au-delà des différences, ne serait-ce que parce qu'elles vivent dans un territoire commun, à l'expérimentation de formes de solidarité, obligées ou volontaires, qui peuvent se transformer en véritable fraternité. Reconnaître l'autre comme mon frère, c'est ce à quoi Dieu nous appelle encore et toujours. Surtout quand le lointain se fait prochain.

Pour *Justice et Paix*, une réflexion plus ajustée se fait souvent à partir de déplacements dans nos perspectives, comme une image s'affine et devient nette en réglant le zoom et le cadrage. Concevoir la banlieue comme une mondialisation de proximité. Y percevoir la fécondité de rencontres d'histoires diverses et parfois de rencontres improbables. La présence discrète, voire fragile de communautés de religieuses et de religieux y sert souvent de catalyseur.

Avec l'aide du beau texte proposé dans ce livret, il nous semble important de repérer ce qui se vit et advient en banlieue car le monde de demain s'y construit aujourd'hui. Et, malgré les difficultés du quotidien, il recèle plus de potentiel que de menace.

C'est du moins la conviction de beaucoup d'acteurs de la société civile – et de collectivités territoriales - engagés auprès des populations vivant en banlieue. Là aussi, sachons y repérer les signes des temps.

À un moment où la communauté internationale cherche à définir ses grandes orientations pour un développement vraiment durable, ma conviction se renforce que les changements globaux passeront simultanément par des changements ici, en Europe, au plus près de chez nous, dans nos banlieues, pour construire une société où il fasse bon vivre pour chacun, et bon vivre... ensemble.

Introduction

Depuis les années 1970, beaucoup de congrégations ont choisi d'ouvrir des communautés dans des quartiers populaires situés à la périphérie des villes et qu'on appelle habituellement banlieues. Cette présence prend des formes diverses : tout simplement de « vivre avec », très souvent de participer aux activités du quartier, ou encore de mettre en place des projets spécifiques (centres d'accueil, ateliers, cours de soutien,...). Elle exprime une solidarité de proximité dans des espaces où se concentrent différentes formes d'exclusion sociale. Le manque de travail, de logement, d'éducation, de santé prend dans ces quartiers des dimensions tellement importantes que ce sont souvent ces manques qui identifient la vie en banlieue.

À ces manques, une autre caractéristique s'ajoute : la diversité culturelle des populations qui vivent en banlieue. L'Afrique, l'Asie, l'Amérique latine, ainsi que l'Europe de l'Est, se croisent et se côtoient au sein de ces petits îlots à la frontière ou au cœur des villes. Les banlieues sont ainsi une sorte de carrefour du monde, où les sons des langues, les couleurs des vêtements et les odeurs des cuisines se mélangent. Lieux de cacophonie et de conversation, images de Babel et de Pentecôte, ce sont des petits morceaux du monde qui se retrouvent sur un même espace. Et ces morceaux du monde sont en général en communication avec leurs pays d'origine : les nouvelles de là-bas circulent ici comme si on y était. Et la vie ici est célébrée en communion avec la partie de la famille restée là-bas : la vie qui naît et celle qui s'éteint sont toujours des événements partagés à travers la distance. La banlieue, c'est le monde chez nous.

Cette présence du monde dans les banlieues donne à la solidarité de proximité une dimension de solidarité internationale. Le lien avec des personnes originaires d'autres pays devient très vite du lien avec leurs populations d'origine pourtant la solidarité en banlieue est rarement perçue et évaluée en termes de solidarité internationale. Sûrement parce que celle-ci est naturellement associée à des projets directement soutenus dans les pays bénéficiaires. Pourtant la solidarité en banlieue est rarement perçue et évaluée en termes de solidarité internationale. Sûrement parce que celle-ci est naturellement associée à des projets directement soutenus dans les pays bénéficiaires.

L'aide au développement des pays plus pauvres se fait en lien avec les populations locales présentes dans ces pays. Or, des personnes originaires de ces pays sont présentes sur notre territoire. Elles cherchent aussi à aider leurs populations d'origine. Être solidaire auprès des personnes étrangères vivant en France c'est ainsi une autre manière de penser la solidarité internationale.

Nous voudrions dans ce livret aborder la présence de la vie religieuse en banlieue avec cette perspective : comme expression de solidarité internationale. Est-ce que la solidarité de proximité auprès des étrangers dit quelque chose de particulier sur la solidarité internationale ? Certaines caractéristiques de la solidarité internationale nous semblent prendre une dimension particulière à travers la solidarité de proximité dans les banlieues.

Être solidaire des personnes lointaines signifie vouloir construire une « communauté de destin » avec elles. Se soucier de quelqu'un qui est loin et partager avec lui des ressources et des compétences, c'est une manière d'inclure la vie et le devenir de l'autre dans ses choix personnels. Or, cette prise en compte de l'autre dans mon horizon de vie, prend une épaisseur particulière quand cet autre se retrouve à côté de chez moi. On pourrait dire que le « destin commun » qui s'exprime à travers les pratiques classiques de solidarité internationale, devient vraiment « communauté de destin » quand on partage le quotidien avec quelques membres de ces populations lointaines. Partager le quotidien c'est partager un même espace de vie, c'est vraiment vivre avec lui. Ce partage du quotidien peut alors transformer le commun en communauté et la solidarité en fraternité. Nous voudrions ici creuser cette hypothèse.

Pour ce faire, dans un premier temps, nous commençons par revisiter la banlieue et ses différentes représentations. Elle est associée dans l'imaginaire collectif au pire des mondes et elle est en même temps porteuse de nouveaux possibles lieu à la marge, source de violence et d'exclusion, et à la fois, lieu d'innovation sociale, à travers de nouvelles formes de « vivre ensemble » et d'action collective. Les congrégations religieuses présentes en banlieue sont au cœur même de ces contradictions et contribuent de manières diverses à faire de ces quartiers des lieux de vie. Nous évoquerons différentes modalités de présence des communautés religieuses en banlieue.

Dans un deuxième temps, nous dégageons à travers ces différents modes de présence, ce qui est dit en termes de solidarité internationale

Nous avons ainsi identifié quatre axes particuliers :

- La proximité révèle autrement la différence et l'étrangeté de l'autre qu'à travers le regard à distance
- La proximité rend mieux visible la réciprocité possible, difficile souvent à voir à travers les projets classiques d'aide au développement
- La proximité crée l'espace pour que la mémoire blessée par la colonisation et la guerre devienne lieu de réconciliation
- La proximité avec celui qui vient d'ailleurs incarne d'une manière particulière l'universalité de l'Eglise

Dans un troisième temps, Mgr Brunin propose une lecture théologique de cette réflexion autour d'une expérience de solidarité de proximité qui devient solidarité internationale. Cette expérience nous dit aussi quelque chose de particulier sur la manière dont Dieu se fait aujourd'hui présent dans notre histoire, et sur notre manière, en tant que chrétiens, d'être au monde.

Enfin, et de la même manière que nous l'avons fait dans les livrets précédents de la collection « Ensemble et Avec », nous proposons des pistes pour échanger en communauté sur ce que cette réflexion révèle de la vie religieuse.

Cette forme particulière de présence, différente des formes institutionnelles plus classiques, qui place par ailleurs la vie religieuse au carrefour des cultures, dit quelque chose de spécifique sur son identité et ouvre des pistes pour penser son avenir. Nous invitons ainsi les communautés religieuses qui le souhaitent à nous adresser le résultat de la réflexion que ce livret aurait pu susciter. À travers ce travail nous voulons ainsi ouvrir un espace de conversation sur les nouvelles manières d'être présent dans le monde en tant que chrétiens et en tant que religieux.

Ce travail fut surtout possible grâce à la contribution des sœurs et des frères qui ont participé à la journée organisée par Justice et Paix avec les Instituts religieux le 28 janvier 2013. Leur témoignage fut la matière centrale de notre réflexion. Nous remercions tout particulièrement : Sœur Martine Fillon (Fraternité des petites sœurs de Jésus, vivant dans une cité à La Courneuve), Frère Bernard Bauffe (Frères des Écoles Chrétiennes, vivant dans la cité des Doucettes à Garges-les-Gonesse), Sœur Marie-Thérèse Jonniaux (Petites sœurs de l'ouvrier, vivant au quartier Surieux d'Echirolles, au Gâtinais), et Père Christian Mellon (Jésuite, vivant à Saint Denis).

1. La banlieue, de quoi parle-t-on ?

La banlieue est une réalité qui vient de loin et qui s'origine dans le phénomène d'urbanisation croissante. De nos jours, elle est souvent associée à l'existence de contre-mondes inquiétants, lieux de relégation, d'exclusion, de marginalité. Il y a pourtant dans cette représentation un abus de langage. D'une part, les banlieues ne sont pas que des zones ouvrières avec des foyers pauvres : Neuilly-sur-Seine en Ile- de- France, Ecully à Lyon ou Marcq-en-Barœul à Lille montrent le contraire. D'autre part, elles ne se trouvent pas toujours à la lisière d'une ville : certains quartiers de centre-ville à Lille, Lyon ou Toulouse, qui périclitent et s'appauvrissent, sont englobés dans le terme. Enfin, elles n'ont pas que du logement social : on y trouve des copropriétés délabrées, souvent qualifiées de logements « indignes » comme Félix-Pyat à Marseille. La banlieue n'est pas une réalité uniforme, mais multiple et en grand mouvement. Entre 1990 et 1999 par exemple, 61% des habitants de ZUS (zone urbaine sensible) ont changé de logement, soit 2,4 millions de personnes - 1,7 million d'entre elles ont définitivement quitté la ZUS. Un million d'autres personnes plus défavorisées, en emploi précaire et sujettes à un déclassement professionnel, ont remplacé les sortants(1).

Les banlieues sont des lieux de rencontre obligée entre cultures. Cela devient encore plus prégnant dans les cités ou quartiers au cœur même des banlieues. L'émergence de ces cités est le fruit d'une évolution de la société qui a logé des populations en les agrégeant par milieu sociaux, les ouvriers avec les ouvriers, les immigrés avec les immigrés. Ces cités peuvent ainsi devenir des ghettos. Ce phénomène des cités est particulièrement sensible à partir des années 1970. Il explique bien des dérives négatives constatées encore aujourd'hui et qui contribuent à leur donner un visage négatif(2).

En fait, ces quartiers populaires concentrent à la fois l'histoire de la classe ouvrière, celle de la décolonisation et de l'exode rural : des transformations majeures qui ont accompagné la reconstruction de la France depuis 1945(3).

(1) LOUBIÈRE Antoine, *Une mobilité résidentielle insoupçonnée*, Urbanisme, n° 345, novembre-décembre 2006, cité dans BODY-GENDROT, Catherine et WITHOL DE WENDEN, Catherine, *Sortir des banlieues*, Autrement, Collection Frontières 2007.

(2) D'après une conférence de Mgr Brunin, lors d'une session CSM, « Monde ouvrier et populaire », 2008

(3) BORDET Joëlle, *Oui à une société avec les jeunes des cités*, Les Editions de l'Atelier, 2007.

Ces quartiers sont d'une grande richesse car, au-delà de l'anonymat des formes urbaines, leurs habitants sont porteurs de pans entiers de l'histoire de la France, en particulier celle de ses relations avec les pays colonisés. La multiplicité de nationalités et de religions est au cœur de la vie de ces quartiers. Ce qu'on appelle aujourd'hui une banlieue c'est une condensation de toutes ces cultures, de toutes ces origines, de toutes ces histoires. Rejoindre une banlieue, c'est donc « aller vers d'autres cultures » la rencontre est incontournable. Quand on sait que la culture est « *l'ensemble des savoirs, des savoir-faire et des savoir-vivre caractéristique d'un groupe particulier, qui lui permet d'habiter spécifiquement son environnement en vue de l'aménager et d'en faire son 'monde'* » et que c'est par elle que l'homme « *prend conscience de lui-même, se reconnaît comme un projet inachevé, remet en question ses propres réalisations et se recherche inlassablement de nouvelles significations* »⁽⁴⁾, on peut comprendre qu'il va s'agir d'un long et lent travail pour que chacun et chaque groupe puisse se construire en accueillant le monde qui l'entoure et en le façonnant par ce qu'il est.

On parle souvent de métissage culturel. Par-delà les débats sur l'assimilation ou l'intégration, le concept de métissage exprime bien ce qui est vécu ensemble, dans la diversité des appartenances culturelles. Dans les cités marquées par le pluralisme culturel et religieux, deux logiques sont présentes : la logique sociétale et la logique communautaire. Celle-ci valorise l'importance de l'inscription dans des traditions culturelles qui se sont diversifiées dans un même espace social, au gré des mouvements migratoires.

Elle offre un statut qui confère une identité et qui sécurise. Par contre, la logique sociétale atomise davantage l'individu qui se découvre capable de se libérer des déterminations initiales pour se forger une destinée. Ces deux logiques coexistent. Et l'individu construit son identité à travers la tension entre ces deux logiques.

L'individu a besoin d'appartenances de type communautaire pour se forger une identité citoyenne. La communauté et la société sont toutes deux des constructions de l'imaginaire social, des modalités différentes mais complémentaires du vivre ensemble.

(4) Conférence internationale de l'Unesco de 1982, cité par CARRIER Hervé, *Lexique de la culture pour l'analyse culturelle et l'interculturalité*, Tournai, DDB, 1992, p. 106

Elles sont appelées à coexister, à entrer en interaction pour former des citoyens qui font de leur environnement, leur monde⁽⁵⁾ la banlieue est donc un carrefour de tout un ensemble d'histoires, individuelles et collectives, qui, à partir de leurs différentes appartenances d'origine, tentent de construire une nouvelle appartenance commune autour du territoire qui les rassemble. Or, cette construction n'est pas évidente. Les logiques communautaires et sociétales sont souvent en tension. Cette réalité appelle un effort particulier de la part des acteurs publics comme les mairies, ainsi que des acteurs associatifs. Nous commençons par évoquer brièvement la manière dont les mairies et les associations contribuent à tisser du « vivre-ensemble » dans ces quartiers populaires. Ensuite nous évoquons la manière dont les congrégations se font présentes dans ces réalités territoriales.

1.1 - Mairies et associations : passeurs de solidarité

Sans faire référence d'une manière exhaustive aux propositions des mairies et aux initiatives des associations, il est important de souligner l'action de ces acteurs majeurs dans les banlieues. Considérant la réalité pluriculturelle des populations présentes, les mairies et les associations se préoccupent, non seulement de la vie locale, mais également de la dimension internationale. Elles se trouvent souvent partenaires ou relais des projets montés avec des populations dans les pays d'origine des habitants du quartier. Nous pouvons percevoir le regard qu'elles portent sur les banlieues à travers leurs politiques du « vivre ensemble » et leurs projets.

On constate en premier un souci d'aide à l'égard de toute personne dans le cadre des structures sociales et à travers des actions ciblées dans les maisons de quartier, comme par exemple des cours d'alphabétisation. Il existe parfois des commissions spéciales « étrangers » dont nous ne savons pas toujours ce qu'elles recouvrent (immigrés ou non). Outre ces commissions, on observe peu de programmes visant à sensibiliser les citoyens sur la place de l'étranger en vue d'une relation de réciprocité à leur égard. Celle-ci se perçoit le plus souvent dans des manifestations culturelles. Les fêtes de quartier (très souvent avec le soutien des mairies) permettent un brassage de cultures. La convivialité est un chemin privilégié pour accueillir la différence, ce que chacun ose apporter dans ce qui est une manière de faire, de célébrer une coutume dans son pays.

(5) Mgr Brunin, op.cit.

Les mairies

Les mairies sont particulièrement concernées par le « vivre ensemble » dans leur politique d'habitat, leurs projets d'éducation, leurs investissements afin de garantir un développement pour tous, un climat de paix, qui puisse servir toute la population indépendamment de son origine, de sa situation sociale ou de ses compétences physiques de nombreuses villes affirment leur volonté de solidarité et d'ouverture, leur souci constant de promouvoir et de diffuser les valeurs de justice et de démocratie, de dignité et de respect des droits de l'Homme. De ce fait, elles ont donc le souci de sensibiliser à la solidarité internationale. Elles n'hésitent pas à encourager et soutenir des initiatives portées autant par des associations locales qui agissent au service de la sensibilisation à l'international, que par des associations étrangères qui cherchent des partenariats pour monter leurs projets de développement dans leurs pays d'origine.

Il convient d'évoquer en ce sens les jumelages de coopération entre une ville française et une ville étrangère. Ils posent pour assise des valeurs fondamentales comme le respect des droits, le renforcement de la paix, la solidarité entre les peuples en tenant compte de leurs aspirations et des contextes locaux. Ces jumelages sont une manière, pour les municipalités, d'affirmer concrètement leur engagement pour un monde de justice, un développement durable à l'échelle de la planète.

Dans ces jumelages, les municipalités veillent à ce que l'aide soit conduite dans le respect des savoir-faire locaux. Elles ont le souci d'encourager l'auto-développement de la collectivité défavorisée, en finançant des actions telles que la construction d'écoles, de cantines scolaires, des plantations, des forages, la production d'électricité, etc. Les villes et pays concernés par ces jumelages sont très variés : La Réunion (France d'outre mer), le Vietnam, la Côte d'Ivoire, le Nicaragua, la Palestine,...

Certaines municipalités osent même aller jusqu'au vote d'une délibération en Conseil municipal portant sur le développement d'une politique de coopération décentralisée et de solidarité internationale afin de tisser des liens de solidarité durables entre la population de la ville et les pays dont un grand nombre de leurs concitoyens sont originaires. Elles inscrivent ainsi résolument la ville dans une dimension internationale d'échanges et de coopération.

Dans ce cadre, des séjours sont organisés régulièrement pour les jeunes citadins qui souhaitent s'investir. Ces actions bénéficient du soutien financier du Ministère des Affaires Etrangères et de la Coopération et des Conseils généraux. La coopération décentralisée vise autant à améliorer les conditions de vie dans les villes partenaires qu'à renforcer le lien avec les personnes originaires de ces villes qui vivent en France métropole.

Plusieurs initiatives existent dans les banlieues visant à construire du « vivre ensemble » à travers la multiplicité de nationalités présentes. On peut ainsi retrouver dans certains quartiers des commissions qui travaillent sur la manière de faire communauté avec des groupes venant du monde entier, certains peu nombreux, mais avec une présence significative. Une belle initiative en ce sens est celle du Café pédagogique *Palestine-France, un engagement de Solidarité Internationale ici et là-bas* !⁽⁶⁾ Des jeunes Français(es) et Palestinien(ne)s ayant effectué un engagement volontaire participent au café pédagogique. Leurs retours d'expérience prennent forme à travers différents supports médias (blogs, magazines, expos photos...). Ils s'interrogent : comment vivre ces engagements et être jeune, ici et en Palestine ? Comment agir pour construire un monde plus juste ? Dans les mentalités, il se fait de plus en plus jour que changer ce qui se passe là-bas nécessite d'abord un changement ici. Ceci explique la multiplicité d'initiatives mises en place pour apprendre à se connaître entre personnes de différentes cultures.

Une autre action existante au niveau national depuis 1998 est la semaine de la solidarité internationale, qui se situe toujours pendant la 3ème semaine de novembre.

Dans ce cadre, différentes manifestations ont lieu dans les quartiers afin de sensibiliser sur la vie et les projets à l'étranger : concerts, spectacles, expositions, dégustations, actions éducatives, films, débats, conférences, témoignages, ... Il s'agit d'une semaine de mobilisation en faveur des droits de toutes les personnes de la planète. Les activités sont animées par des acteurs multiples comme les établissements scolaires ou des lieux culturels en partenariat avec les collectivités locales et des associations. Un effort spécial est fait en direction de la jeunesse, particulièrement sensible aux droits humains fondamentaux comme l'accès à l'eau potable, à l'alimentation, aux soins, au logement, à l'éducation.

(6) Indy Media Nantes, 8/11/2013

Les municipalités insistent pour faire passer le message que *« participer à la Semaine de la Solidarité internationale, c'est agir concrètement et au plus près de chez soi pour construire un monde de justice, de paix et écologiquement responsable : en créant des espaces de partage, des mobilisations pour les droits ici et ailleurs, en s'informant et en soutenant des projets, en consommant autrement, en s'amusant et en dansant parfois au son de musiques engagées »*(7).

Les associations

De très nombreuses associations sont présentes en banlieue :

- Associations qui répondent à des besoins spécifiques (associations de locataires, de consommateurs, d'aide aux devoirs,...)
- Associations de solidarité au sens large (Secours Populaire, ATD Quart Monde, Saint Vincent de Paul, Secours Catholique,...)
- Associations sportives ou de loisir (café -concert, lieux de parole, accueil de nouveaux arrivants,...)
- Associations culturelles (malgache, polonaise, portugaise,...)

Certaines de ces associations rassemblent autour d'un intérêt commun des personnes d'origine différente, favorisant ainsi le « vivre ensemble » (par exemple celles de locataires ou de sport). Mais parfois le rassemblement associatif va, au contraire, mettre en concurrence les différents groupes culturels (par exemple les chorales des pays différents dans une même église). La plupart de ces associations ont été créées grâce à l'initiative des habitants qui se sont organisés. Des permanences sont assurées au service des habitants et pour les aider face aux problèmes de tout ordre. Ils mettent parfois en place des permanences juridiques pour ceux et celles qui ont des problèmes que l'association ne peut pas traiter elle-même. On trouve également des lieux d'accueil pour des demandeurs d'emploi, des permanences pour des mamans,...

Les associations travaillent souvent en lien étroit avec les mairies. Les initiatives évoquées plus haut autour de la Semaine de la solidarité internationale ou favorisant le vivre ensemble dans le quartier sont à la fois soutenues par les mairies et par de multiples associations qui, dans le cadre fixé par les autorités locales, vont proposer et organiser des activités diverses.

(7) Semaine de Solidarité Internationale 2012, Ville de Nanterre

À travers ces services, les associations créent du lien social. Des relations se tissent qui permettent une meilleure connaissance entre voisins des aspirations des uns et des autres. Le dialogue s'instaure. Des projets prennent forme. Dans le « faire ensemble », des compétences, des qualités, se dévoilent. Chacun reçoit de l'autre, la réciprocité devient réalité. On peut nommer à titre d'exemple les cercles de silence en solidarité avec les étrangers détenus dans les centres de rétention, ou les propositions du CCFD-Terre solidaire d'actions de solidarité internationale à vivre à partir d'ici.

1.2 - Religieux et religieuses : un regard révélateur sur la banlieue

Les religieux et religieuses présents en banlieue tentent de vivre la réciprocité au quotidien avec ceux auprès de qui ils sont envoyés. La solidarité est ainsi vécue en partageant la vie de tous les jours, sans faire d'éclat. À travers les témoignages partagés lors de la rencontre organisée dans le cadre du rendez-vous annuel de Justice et Paix et les Instituts Religieux sur la présence religieuse en banlieue (8), le regard qui se dégage de la banlieue s'oppose à la représentation habituellement renvoyée par les médias comme berceau de délinquance, de pauvreté, de, de cas sociaux, de drogue. Les religieux et religieuses ayant témoigné à cette journée donnent à voir la banlieue comme un laboratoire de mondialisation, de vie commune et d'innovation sociale. L'un des témoins l'exprimait de manière très simple en disant : « *Dans l'ensemble, on y vit heureux. Je crois que c'est le premier message à faire passer* ».

Un laboratoire de mondialisation

En banlieue, la mondialisation est présente dans le quotidien de la vie : une dimension de vie universelle qui se vit dans l'ordinaire. C'est tous les jours et à tout moment qu'intervient la rencontre avec cet autre qui vient d'ailleurs : les allées et venues dans l'ascenseur, les rencontres face aux boîtes à lettres, dans les transports en commun, dans les salles d'attente pour des soins infirmiers et médicaux. C'est aussi en faisant les courses, avec les clients, les caissières, le commerçant lui-même.

(8) Rencontre des Instituts Religieux et Justice et Paix, le 28/1/2013, sur « Présence religieuse en banlieue comme expérience de solidarité internationale ». Les actes de cette journée avec l'intégralité des témoignages se trouvent sur le site de Justice et Paix France. Les citations qui suivent dans le reste du document proviennent de cette journée.

L'été surtout, on a l'impression de retrouver des personnes du monde entier dans la rue et dans les espaces publics. Les mamans se retrouvent avec leurs petits enfants dans l'aire de jeux. Dans ces moments, il est important de prendre le temps pour écouter la vie du quartier et ce que chacun vit : Saïd qui, après avoir trouvé du travail, a eu un accident qui l'a handicapé, Hamed qui partage les soucis de santé de sa femme, Zora qui parle de son mari malade, Karim qui explique que ce n'est pas facile de trouver un stage à cause de son nom et son adresse...

La mondialisation est présente au marché, à travers les différentes langues parlées, les vêtements portés, les denrées proposées. C'est ainsi qu'un jeune jésuite qui avait fait sa coopération au Tchad a pu « offrir à ses frères un repas à la tchadienne. En une demi-heure, il a trouvé autour du métro tout ce qu'il fallait pour « faire la boule » et tout ce dont il avait besoin pour le repas tchadien ». C'est l'internationalité des produits, même si ceci pose des questions sur la provenance du produit et du circuit pour arriver sur les marchés français.

La mondialisation est également présente dans des fêtes plus ou moins instituées où les cultures se brassent et les religions se côtoient. Dans l'une des banlieues, une congrégation religieuse a pu repérer 40 nationalités très diverses, avec depuis quelques années, une forte montée des Chinois, aussi bien continentaux que provenant de Taïwan. Mais également des Latino-américains, des Africains, beaucoup de Maghrébins, des Européens aussi, d'Europe de l'Est ou d'ailleurs, une personne Ouïgoure, qui s'est découvert une parenté linguistique avec les Turcs. Cette grande diversité se retrouve autour de la fête spécifique de chaque culture : le nouvel an iranien, le nouvel an chinois, la fête de Noël à la manière colombienne...

La « fête des voisins », encouragée par les bailleurs il y a une dizaine d'années, connaît un réel succès. Aujourd'hui, de nombreux habitants proposent eux-mêmes des soirées conviviales qui peuvent prendre des modalités différentes. Parfois, c'est toute une équipe qui s'organise pour préparer le temps festif. Il faut dire que la fête des voisins n'est pas seulement un apéro pris sur le pas de la porte ! L'exemple du quartier de la Grande Combe, ancienne ville minière du Gard, illustre bien l'importance de ces fêtes partagées. Le rendez-vous est devenu peu à peu un après-midi festif avec des jeux, des ateliers, des tournois, y compris, pour la première fois, du basket pour les filles musulmanes, sans oublier le goûter inter-génération sur la place du quartier.

Et le soir, un podium avec l'orchestre des jeunes de la cité : rap, slam, raï... qui valorise les jeunes talents locaux.

Un laboratoire de vie commune

Si la banlieue est un véritable laboratoire de mondialisation qui prend forme dans la vie quotidienne ou à travers les différentes expressions culturelles et religieuses, il ne faudrait pas penser qu'il s'agit seulement d'une simple juxtaposition de diversités plus ou moins folkloriques. Il s'agit bien d'autre chose, d'une sorte de vie commune qui se construit progressivement, d'un vivre-ensemble qui se tisse, qui se nourrit très intensément à travers des engagements et des projets communs. C'est un chemin souvent difficile, compte tenu de la précarité des situations. Mais ensemble quelque chose de durable se construit. Pour illustrer comment prend forme ce laboratoire de vie en commun on peut citer l'expérience des enfants autour du mouvement de l'Action Catholique des Enfants (ACE), qui exprime la fierté de vivre en banlieue.

« Une année, je propose au club de faire une « fête de la paix » afin de concrétiser le thème d'année ACE, qui était : « on n'est pas fait pour se battre, osons cultiver la paix ». On obtient la salle de sport de l'école publique du quartier. Étaient invités enfants et mamans. Les enfants du club décident de donner des invitations aux familles en faisant du porte à porte. Je fais remarquer qu'ils n'en n'ont pas donné à la famille comorienne nouvellement arrivée, et seule famille noire du quartier. Je demande pourquoi Assimini, qui est dans leur classe n'est pas invitée. Réponse : « elle ne sait pas le français, alors pourquoi l'inviter ? ». Après argumentation de ma part, une invitation lui est remise et toute la famille sera présente à la fête de la paix où sera réalisé un arbre de la paix, rédigée une charte de la paix et exécutés par les enfants des chants dans leurs langues d'origine et en français pour le chant de la paix de l'ACE. Plusieurs années après, le club ACE s'est donné comme nom : « Les bogoss ». En expliquant le sens : « parce qu'on est fier de notre banlieue ! »... Ils avaient dit, un jour où se réfléchissaient des prochains thèmes ACE à proposer au plan national : « Nous faire confiance pour qu'on grandisse ». Entendant parler de la fête des voisins organisée à l'initiative (relayée par) de l'association Consommation Logement et Cadre de Vie (CLCV) où la communauté religieuse est engagée, aussitôt, les enfants ont pris l'initiative de faire des affiches, des guirlandes et des dessins avec tous les drapeaux des pays dont les habitants étaient originaires

(Maroc, Algérie, Turquie, Ukraine, France) avec cette phrase en grand : *‘La différence est une richesse’.*»

Ce récit révèle une transformation des relations. Peu à peu s’instaurent d’autres formes d’échange et de communication : le rire, la fête, la danse, le chant, et toutes sortes de récits, ceux des guerres, ceux de l’affection familiale, ceux du travail, ceux des larmes et ceux de la joie. Il y a même des récits quasi bibliques comme celui de cette réfugiée du Rwanda : « *Tu sais, moi, la traversée de la mer à pieds secs, je l’ai vraiment vécue* ». Se mettant à raconter, elle dit : « *Après cela, je n’ai plus le droit de désespérer* ».

Toutes ces expériences vécues par les communautés religieuses leur font dire que c’est bien à travers l’humanité respective des uns et des autres que se construit peu à peu le vivre ensemble et le lien qui les unit. « *Dans la rencontre de l’autre qui devient « mon frère, ma sœur », une vie de communauté se construit où, très concrètement, chacun par ce qu’il est permet à l’autre de devenir frère ou sœur ensemble* ». Si la première découverte est celle de la différence des cultures, vient ensuite le temps des nuances, puis encore après, le temps où les uns et les autres se perçoivent comme devenant ensemble un nouveau peuple, ferment de paix. Dans cet échange culturel, se vit un accueil réciproque qui fait bouger.

Un laboratoire d’innovation sociale

La banlieue est un terreau propice à l’innovation sociale, mais il faut savoir la reconnaître. Elle se révèle souvent à partir d’un besoin partagé ou d’une rencontre et se transforme peu à peu en projet s’inscrivant dans la durée. Les récits des communautés religieuses témoignent en ce sens de véritables initiatives novatrices de transformation sociale de la part des adultes comme des enfants et des jeunes.

On peut citer comme exemple celle d’une mère maghrébine qui a mis en place un atelier de couture. Ce n’est pas un atelier de haute couture, mais les mamans apprennent l’utilitaire : une fermeture éclair à remettre aux blousons des enfants, la transformation d’un vêtement, etc.

Cet atelier devient à son tour créateur de liens qui se nouent de manière naturelle, d'échanges sur la vie du quartier, la scolarité des enfants, parfois les difficultés dans le couple, l'apprentissage du vivre ensemble... On pourrait citer également la création de groupes « d'échange et dialogue » dans un lycée. *« Pour que ces innovations soient possibles, l'important est de consentir à la différence de l'autre, aux regards différents des uns et des autres sur l'homme et sur Dieu, en osant dire chacun qui il est et ce en quoi il croit ».*

La solidarité dont témoignent les communautés religieuses se vit dans la proximité du quotidien : entraide pour aller chercher les enfants à l'école, les garder quand la maman est hospitalisée, pour partager ce que chacun a dans le frigidaire en fin de mois,... Or, cette solidarité de proximité qui se traduit dans des actes très concrets, exprime une solidarité beaucoup plus fondamentale qui est celle de la reconnaissance de l'autre, de son histoire personnelle et de celle de son pays d'origine. Une religieuse s'exprime ainsi : « J'ai senti à quel point cet homme émigré n'avait pas besoin d'entraide, mais de reconnaissance ».

Les religieux sont souvent sollicités eux-mêmes pour vivre cette solidarité au quotidien : pour remplir un chèque, une déclaration d'impôt, pour expliquer des factures, un contrat de logement ou d'assurance, une ordonnance, un papier important, pour aider des écoliers et collégiens le soir au Centre Social, etc. Les religieux et religieuses, évoquant cette solidarité, parlent de présence discrète, mais proche, qui valorise, voire suscite et soutient toujours des initiatives qui responsabilisent. Se vit ainsi l'expérience d'une solidarité réciproque qui transforme de part et d'autre. Un nouveau peuple naît dans les douleurs de l'enfantement, mais il est déjà ferment de paix et lieu de guérison internationale. *« Nous sommes entraînés, plus loin que la solidarité, vers un niveau plus profond, celui d'un grand corps qui se tisse dans un échange humble. Ce n'est plus seulement la solidarité au quotidien qui va recueillir, ou encourager cette solidarité internationale, mais d'abord la forme même de notre vie religieuse dans son charisme propre qui va jusqu'à contempler cet échange trinitaire qui est à la racine de nos vies ».*

2. La banlieue, une expérience de solidarité internationale

À travers les différentes formes de présence religieuse en banlieue, il se joue quelque chose qui est de l'ordre de la solidarité internationale. Nous avons identifié quatre dimensions où cette solidarité s'exprime d'une manière particulière : le regard sur l'étranger, la relation de réciprocité, l'effet sur la mémoire blessée, l'expérience d'universalité de l'Église.

2.1 - L'étranger : une autre manière de regarder la différence et l'étrangeté de l'autre

Quel que soit le lieu de France où il habite, chacun rencontre aujourd'hui des étrangers dans sa vie quotidienne, dans les transports en commun, au marché, en famille, à l'école, au travail ou dans les files d'attente de Pôle Emploi. Particulièrement présents dans les banlieues, ils se présentent à nous dans une grande diversité à travers leur couleur, leur style de vie, leur situation sociale ou économique et pourtant paradoxalement, ils sont souvent perçus comme une seule et même réalité : des étrangers. On peut dire alors que la rencontre de l'étranger est collective avant d'être personnelle. Passer de cette perception globale et forcément réductrice à une approche personnalisée et concrète de celui qui n'est pas de chez soi, n'est-ce pas une première clé d'accès pour entrer en solidarité avec plus de justesse ? Chacun est appelé alors à se confronter à son image de l'étranger, aux représentations qu'on a de lui, autant positives que négatives, autant de réussite comme d'humiliation.

L'étranger n'est pas celui qu'on s'imagine

Les étrangers sont des hommes et des femmes qui ont tous en commun de n'être pas chez eux. Ils passent, s'installent ou cherchent à s'installer dans notre proximité géographique. L'étranger n'a pas la même nationalité que moi, il n'est pas de chez moi, il est d'ailleurs. Il consonne très fort avec l'appartenance à un pays, une nation, une terre et donc avec une culture, une histoire. Il fait tout de suite penser à des relations politiques et économiques travers et au-delà de toutes ces relations, notre perception de l'étranger est aussi influencée, parfois faussée, par des représentations qui s'imposent sur la conscience collective, qu'elles soient d'ordre religieux, politique ou social. D'emblée nous avons toujours un a priori positif ou négatif par rapport à l'étranger.

La perception de l'étranger relève aussi de ce que l'on croit savoir des raisons qui l'ont fait partir de chez lui et d'être chez nous, des répercussions sur notre vivre ensemble, sur notre économie, sur ce qu'ils « nous prennent » ou sur ce qu'ils « nous apportent » ou pourraient nous apporter.

Et si chacun était l'étranger de l'autre ? Les expériences de rencontre avec l'autre venu d'ailleurs citées dans les témoignages de vie en banlieue montrent que la position et le regard sont différents selon que l'on a vécu ou non la situation de l'autre. Au CISED (Centre d'initiatives et de services des étudiants de Saint Denis) on fait même le choix d'appeler comme bénévoles des personnes qui ont connu cette double situation.

Approcher l'étranger : passer d'une image globale à une relation concrète.

Si l'étranger est plutôt perçu de manière globale et collective selon les représentations que l'on peut avoir sur son pays, son histoire ou sa religion, son accueil peut être menacé, voire refusé à cause des peurs qu'il suscite. Cette attitude peut entraîner des comportements de repliement chez les personnes déplacées qui vont chercher à se protéger en reconstituant un « chez elles » chez nous.

Des religieux et religieuses qui ont choisi d'aller vivre en banlieue ont développé un capital relationnel particulier de rencontre avec l'étranger. Leurs témoignages nous indiquent des étapes, des repères, des passages obligés pour approcher l'étranger, susciter une écoute et, peu à peu, une relation personnalisée. Cette relation va ensuite peser sur le choix de la congrégation, poussant par exemple à constituer une communauté de vie internationale ou influant sur la durée de présence dans le quartier. Cela suppose une capacité de s'adapter, de se laisser enrichir par l'expérience des autres, d'élargir les liens.

Quelque chose change déjà quand on ose aller à la rencontre de l'étranger, le saluer simplement, ou quand on ose entrer dans son cercle ou répondre à une demande de sa part. La relation commence souvent à partir d'une demande d'urgence ou d'une sollicitation de voisinage. Ce regard porté sur l'étranger est sans doute le premier levier de transformation, qui rend possible l'accueil et la personnalisation progressive où l'autre prend alors un nom. Il ne s'agit plus d'un Marocain, mais de Mohamed, ni d'une Polonaise mais de Maja, ni d'un Colombien mais de Carlos.

Rencontrer l'étranger dans une solidarité d'intérêts communs, dans la réciprocité

On peut dire qu'il y a une rencontre là où il y a de la réciprocité. Celle-ci commence souvent avec une mobilisation commune autour d'un besoin ou d'un projet. Partager les conditions de vie, le combat pour des biens essentiels, par exemple à l'intérieur d'une amicale des locataires où Français et étrangers se retrouvent, amène à une autre forme de relation, une relation de plus grande réciprocité. S'engager dans un projet commun appelle à la reconnaissance réciproque des talents et des richesses culturelles des uns et des autres. Des barrières culturelles tombent autour de nécessités communes. Se mobiliser ensemble pour l'entraide dans des situations difficiles est aussi un lieu où se noue la solidarité. Passer de l'aide d'urgence à un projet pour tous implique la reconnaissance de l'autre. Une solidarité internationale apparaît alors au plus près du quotidien, dans le « vivre-ensemble » partagé qui donne à l'autre le droit d'être différent, qui respecte ses valeurs et ses priorités.

2.2 - La réciprocité : une autre manière de vivre l'aide au développement

Parler de développement fait penser généralement à la dimension économique, à la croissance de richesses. L'aide au développement est souvent associée à l'aide financière pour mener à bien des projets. Les religieux et religieuses résidant en banlieue nous invitent à dépasser cette approche du développement pensé surtout en termes économiques en le considérant de manière plus globale, avec notamment une dimension sociale et relationnelle.

Le développement comme reconnaissance

Les personnes habitant dans des quartiers dits difficiles ou sensibles ont évidemment des besoins d'ordre matériel : une meilleure voirie, des transports qui désenclavent, etc. Mais à chaque fois qu'on demande leurs attentes, le mot qui revient le plus souvent est celui du respect : « on a besoin de respect, de considération, de reconnaissance ». Le mot respect est celui qui est le plus employé, notamment par les jeunes. C'est une réaction naturelle au divorce existant dans notre société à l'égard des banlieues, toujours dévalorisées en termes de revenus, de taux de chômage, d'échec scolaire, et en général dans l'imaginaire collectif : « *c'est pas bien d'être en banlieue* ».

L'aide au développement en banlieue suppose avant tout d'avoir une présence qui valorise, qui suscite et qui soutienne toutes les initiatives qui responsabilisent. C'est le regard accueillant qu'on porte sur l'autre qui le fait exister. Voilà le premier facteur de développement.

Le respect passe par une présence qui reconnaît l'autre dans sa personne et son pays. Une religieuse avait envie d'acheter un tissu et une voisine malienne, avec qui elle en parlait, s'est proposée de l'emmenner dans son magasin préféré. C'était juste au moment où la France intervenait militairement au Mali. Le commerçant malien qui était en train de regarder à la télévision la retransmission du débat sur le Mali à l'Assemblée Nationale, dit à la religieuse française : *« J'espère que vous pourrez aller un jour dans mon pays : il est beau mon pays »*.

Le développement comme entraînement mutuel dans la solidarité

Les religieux et religieuses résidant dans les cités participent aux associations du quartier. Ils constatent souvent un entraînement mutuel dans la solidarité.

Un exemple l'illustre bien : c'était l'hiver, un voisin algérien appelle la communauté religieuse qui vit à proximité de chez lui au moment de l'expulsion d'un voisin français de religion juive, et c'est une voisine originaire de Turquie qui est aussitôt entrée dans le mouvement de solidarité autour de cet homme, en le faisant profiter de sa voiture. Un mouvement de solidarité internationale qui prend forme entre des personnes vivant à quelques mètres de distance les unes des autres. Et c'est l'engagement de l'une qui entraîne celui de l'autre.

Cet aspect d'aide et d'entraide locale révèle une autre face de la solidarité internationale. Ces personnes qui arrivent d'ailleurs ne font pas que recevoir. Il y a beaucoup de « bons samaritains » qui s'ignorent. *« Beaucoup de nos voisins s'occupent d'autres voisins, malades ou dans le besoin, y compris Karim, par exemple, qui boit plus que de raison, mais qui fait gratuitement les courses d'une vieille dame et qui nous alerte quand un de ses copains, qui vient de faire une cure de désintoxication, se met à 'avoir soif' »*.

Le développement comme mise en réseau et relation de partenariat

Les communautés religieuses par leur accueil et leur participation aux associations de quartier, par la mise en réseau avec d'autres associations, souvent avec la ville et avec l'Eglise, contribuent à poser les bases d'un développement collectif et intégré, prenant en compte l'aspect international de l'environnement culturel.

Ces constats ne doivent pas cacher la difficulté que représente au quotidien cette volonté de se réunir et de s'engager dans des projets de développement local. Le repli sur soi est une tentation permanente pour se protéger. Qui n'a pas entendu un jour ou l'autre des personnes de nationalité différente se plaindre de son voisin : « *Autrefois c'était la solidarité, mais aujourd'hui vaut mieux chacun pour soi* ».

La mise en réseau conduit à établir des relations de partenariat avec des institutions diverses, prêtes à se mobiliser autour d'un intérêt commun. C'est ainsi par exemple que pour répondre au besoin des étudiants étrangers, les Jésuites ont pris l'initiative de s'associer avec le diocèse de Saint-Denis, la Communauté Vie Chrétienne (mouvement de spiritualité ignacienne) et les religieuses Auxiliatrices, afin de proposer une aide personnalisée pour la rédaction de leurs devoirs et mémoires⁽⁹⁾.

Ils ont également répondu à la demande de la mairie de Saint Denis de s'associer à la réflexion sur les questions liées à la mémoire de l'immigration : comment faire communauté avec des groupes venant du monde entier, certains marqués par la mémoire d'une relation douloureuse avec la France ?

Nous pouvons constater qu'à travers ces démarches de mise en réseau et de partenariat se produit peu à peu un déplacement : on passe de la relation interindividuelle d'aide à la création d'un tissu de relations qui acquiert ainsi une dimension politique. À travers ces pratiques collectives et inter-institutionnelles se dit une manière particulière de faire société. La finalité ne se réduit pas à la réponse portée à un besoin particulier mais elle concerne la construction du lien social, la responsabilisation de chacun à l'égard du bien de tous, et la capacité à passer le relais. Les communautés religieuses deviennent ainsi des « déclencheurs » de solidarité internationale. Elles commencent à aider certaines personnes, et c'est quelqu'un d'autre qui prend la suite. Elles passent souvent le relais à des associations.

(9) CISED : Centre d'initiatives et de services d'étudiants de Saint Denis

L'aide au développement comme réciprocité

L'aide au développement dont témoignent les religieux en banlieue passe beaucoup plus par la reconnaissance des capacités des personnes dans le besoin que par l'aide qui leur est portée. Cette expérience vécue au niveau interpersonnel interpelle les politiques nationales d'aide au développement et invite à chercher chez les populations aidées leurs savoirs -faire originaux et pas seulement leurs manques. En témoigne l'exemple qui suit.

« En janvier 2013, le CCFD de la région Nord avait initié une rencontre entre les deux partenaires venus durant la campagne de carême et le Conseil régional. Un échange très intéressant a mis en évidence les limites du PIB pour mesurer le développement d'un pays et la nécessité d'en trouver d'autres indicateurs. Les défis environnementaux, sociaux, démocratiques et économiques actuels demandent une redéfinition des objectifs de progrès et des critères de définition du bien-être. Nos amis de Thaïlande étaient largement en avance sur nous pour définir d'autres critères de croissance. Apprendre d'eux, quelle belle solidarité internationale ! Il faudrait que ce Conseil régional rebondisse et propose un partenariat avec ces amis de Thaïlande afin de faire avancer la réflexion chez nous... »

Les communautés religieuses apprennent à recevoir à travers leur présence discrète et à vivre ainsi la réciprocité. Les personnes des autres cultures ne leur demandent pas de vivre comme elles, d'adopter leurs habitudes, mais de partager leurs temps forts, d'être là, parfois sans rien comprendre, au nom du « vivre-ensemble », et en tant que représentantes, non officielles mais de fait, du pays d'accueil.

Le développement comme 'vivre avec'

Le témoignage que nous livrent les communautés religieuses ayant décidé de vivre dans les banlieues pourrait se dire dans cette simple expression de *vivre avec*, tellement cette réalité est prégnante dans leur manière d'être et leur agir. Elle nous fait entrer dans une forme de présence à la fois particulière à chaque communauté et assez semblable pour y trouver des clés de leur approche humaine et apostolique. Ce *vivre avec* prend la forme d'un accompagnement réciproque entre la communauté religieuse, les personnes du quartier, des associations et des organisations de leur environnement.

Vivre avec semble la meilleure des solidarités pour bâtir un avenir ensemble, où chacun se sente reconnu dans sa différence, comme une richesse pour tous, et puisse être acteur de sa vie. Une solidarité qui se donne et se reçoit. Dans ces cités très cosmopolites et populaires, être relais, témoin de la présence d'un Dieu incarné, proche, silencieux, toujours imprévisible, paraît d'une très grande richesse. « *Accompagner : devenir quelqu'un pour quelqu'un, celui qui ne juge, ni ne condamne, ni ne blâme ou moralise. Consentir à n'avoir aucun contrôle sur la croissance, la libération, le mouvement de l'autre. Consentir à être le témoin d'un cheminement et non pas l'orienter* » (10).

Vivre avec exprime avant tout un désir, celui de la rencontre : prendre le temps de découvrir l'histoire du lieu et de sa population, profiter de toutes les occasions pour créer des liens avec les habitants. Le désir de rencontre s'exprime aussi dans l'intérêt porté à l'histoire des immigrations successives qui ont peuplé les banlieues : les Espagnols et les Portugais qui sont arrivés en échappant aux dictatures, les Marocains, Tunisiens, Algériens arrivés à la suite des indépendances, les Antillais et Africains sub-sahariens à la recherche de meilleures conditions de vie.

Vivre avec c'est aussi apprendre à marcher avec l'autre, à son rythme, au gré de ses détours, de ses peurs, de ses attentes et de ses joies. Comment marcher par exemple avec des grands jeunes, ayant décroché de l'école, sans travail, et occupant les halls d'entrée des immeubles, seuls lieux de convivialité à leur disposition ? Marcher avec eux exige de prendre le temps d'entrer dans leur univers, connaître leurs histoires, comprendre les causes de leur exclusion sociale. Les écoles du quartier, les associations de loisir ainsi que les mouvements d'action catholique sont des espaces qui aident à libérer la parole et à faire chemin ensemble.

Vivre avec c'est également apprendre à écouter l'autre et se laisser accompagner dans son univers et dans sa culture, sans a priori et sans préjugé. Un élève de 4ème d'un quartier à forte population maghrébine, dit un jour à son enseignant : « *Les Maghrébins sont tous des fainéants* ». À la demande d'explication, l'élève précise : « *Au collège, ils sont tous en classe de transition* ».

(10) ROUTHIER Gilles et VIAU Marcel (dir), *Précis de théologie pratique*, Editions de l'Atelier et Novalis Lumen vitae, 2007

L'enseignant, connaissant bien le quartier, propose aux élèves d'enquêter un samedi dans huit bistrotis tenus par des Maghrébins. Cela leur a ouvert les yeux. Ils ont été interpellés par des pères qui leur ont demandé d'aider leurs enfants pour le soutien scolaire : ne maîtrisant pas bien le français, leurs enfants étaient pénalisés pour leurs devoirs.

Vivre avec c'est insuffler à l'autre l'envie de vivre, et ceci passe souvent par les petits gestes du quotidien à travers lesquels on dit à l'autre tout simplement qu'il existe à nos yeux.

« Un jour j'ai proposé à un groupe d'enfants de gonfler leur ballon que je voyais carrément à plat. Ils n'avaient pas de pompe. C'est ainsi que le 2 rue Mistral est vite devenu la station de gonflage du quartier, et quel que soit le frère qui ouvrait la porte et qui gonflait le vélo, longtemps ça a été :

« Bonjour, Bernard », jusqu'au moment où ils ont demandé le prénom de chacun. « Mais de même père, de même mère ? », parce qu'on disait qu'on était frères. Ceci a questionné beaucoup et permis d'ouvrir un dialogue. Un jour, Eminé, 8 ans, m'invite à la fête des enfants organisée par la communauté turque à la salle municipale. Ils m'ont placé au premier rang. J'étais gêné, mais interpellé par ces étrangers qui m'accueillaient, sensibles sans doute à l'attention qu'on portait à leurs enfants sur le quartier ».

Vivre avec c'est se reconnaître et s'accueillir mutuellement concrètement et symboliquement.

Le développement comme destin commun

Les communautés religieuses en banlieue donnent à voir une image particulière du développement : expérience de reconnaissance et de réciprocité, qui se fait dans le vivre avec quotidien, et qui entraîne dans un mouvement collectif de solidarité. Le développement devient ainsi construction d'une communauté de destin, et ceci non pas malgré les différences culturelles, mais grâce à leur diversité, qui permet de vivre une expérience exceptionnelle de complémentarité. Pour résumer cette image du développement, nous donnons la parole à l'un de nos témoins :

« Nous finissons avec nos doubles appartenances par nous mettre en marche vers un même destin. Destin commun avec d'autres pays qui nous concernent, pas personnellement, mais à travers les autres. Dans un monde où l'Occident et l'Orient, le Nord et le Sud s'affrontent souvent avec les armes de la guerre ou avec les armes

de l'économie, la construction de ce nouveau peuple en banlieue est en elle-même une solidarité internationale, signe et ferment d'une paix plus large...

Solidarité réciproque qui enchaîne, qui nous transforme. Nouveau peuple qui se construit dans les douleurs de l'enfantement, mais qui est déjà ferment de paix et lieu de guérison internationale ».

Le vivre avec sur un même territoire entre des cultures différentes préfigure ce peuple nouveau que la solidarité internationale tente de construire à travers des relations à distance. Le développement devient ainsi destin commun, marche vers une même *terre promise*.

2.3 - Le « vivre-ensemble » : une autre manière de guérir la mémoire blessée

Le témoignage des religieux et religieuses vivant dans les banlieues fait ressortir l'importance de la réflexion sur les questions liées à la mémoire de l'immigration. Le travail sur la mémoire s'avère une nécessité dans une vie commune entre des personnes venant d'origines diverses et habitant sur le même territoire.

La mémoire peut aider à comprendre la différence en termes d'habitudes, de manières de vivre, de penser et d'agir de chaque culture. Inviter à *faire mémoire* peut être un moyen pour favoriser la connaissance mutuelle. A travers des récits de vie très différents on peut retrouver des expériences très proches : « *Parfois, la tradition de l'autre met en lumière quelque chose qui existe aussi dans ma propre tradition, mais qui peut être appréhendé d'une autre façon* ».

Par ailleurs, les représentations que nous avons les uns des autres sont toujours enracinées dans la mémoire, même si elle n'est pas toujours consciente.

La mémoire est aussi bien festive que blessée. La mémoire festive se manifeste autant dans la vie quotidienne qu'à travers la célébration des moments importants de la vie. La danse, le chant, la cuisine, marquent l'histoire de chaque culture et donnent à leurs membres une manière propre de communiquer et de s'identifier. Par rapport à la mémoire blessée, les témoignages entendus font référence à la banlieue comme un espace où l'on peut poser les balises d'un chemin de guérison. L'expérience multiculturelle peut devenir un lieu de réconciliation avec soi-même et avec son passé. La banlieue peut ainsi constituer le terreau à partir duquel un nouveau peuple se met en marche,

signe d'une humanité réconciliée.

La banlieue, chemin de guérison...

Si la mémoire festive semble facile à intégrer, la mémoire blessée est plutôt propice à l'oubli et à la négation. L'un des témoins déclare :

« La mémoire de l'esclavage est quelque chose que j'ai découvert, que je ne connaissais pas avant d'arriver là... La mémoire de l'esclavage c'est remettre en honneur le culte des ancêtres, esclaves avant 1848, alors que toute la mythologie de la République Française commence à partir de 1848 avec l'abolition de l'esclavage.

Et tout ce qu'il y avait avant, on l'occulte soigneusement, même s'il y a eu une reconnaissance officielle de l'esclavage comme crime contre l'humanité. »

Un autre témoin conclut : *« Nous, Français ou Européens, au visage pâle, nous ne pouvons pas oublier la colonisation. Nous ne pouvons pas oublier ni les guerres d'indépendance ni les nouvelles formes de colonisation. Toutes les formes d'exclusion ici ou ailleurs, les gens, eux, n'oublent pas »*. Le travail sur la mémoire blessée ne doit pas être dissocié de la vie au quotidien.

La guérison d'une mémoire blessée se nourrit d'attitudes positives diverses : la confiance et l'ouverture à l'autre, l'accueil et l'acceptation mutuelles, une relation d'égalité tissée de compréhension, de patience, et par-dessus tout de respect et d'estime profonde. Il convient d'entreprendre un chemin de dialogue où l'on reconnaît l'autre comme un partenaire humain authentique. Une telle relation, où la différence de l'autre n'est plus cause de mépris, peut devenir la base d'une fraternité nouvelle permettant d'articuler les savoirs faire et les expériences de chacun autour d'un projet de vie commune.

... en vue d'une fraternité internationale

Les mémoires doivent rester vives car elles sont source d'énergie et d'humanisation. Inscrites dans la vie quotidienne, elles peuvent aider à construire le vivre ensemble. La mémoire blessée est marquée par l'esclavage, par la colonisation, mais aussi par une certaine forme d'évangélisation. Ces blessures ne peuvent pas être soignées à distance, par des simples déclarations de bonne intention. C'est la proximité, la vie commune sur un même espace, qui créent les conditions pour que la blessure puisse être dite, et peut-être guérie.

Si le contexte de la colonisation a généré des complexes de supériorité et d'infériorité, celui de la vie commune en banlieue révèle la nécessité et la possibilité d'une humanité où tous sont égaux. Or, ce désir d'égalité peut susciter de la revendication, voire des règlements de comptes. Mais il faut savoir entendre derrière ces attitudes, même si elles sont maladroitement, la blessure qui les a générées et l'appel à plus de justice, de confiance, de respect et de considération. Elles expriment un désir profond, celui d'une relation franche, capable de dépasser les préjugés érigés par une histoire passée.

Cette belle phrase de l'un des témoins résume bien notre propos :
« *La complicité de vie au quotidien finit par mettre en marche vers un même destin* ». Or, ce destin commun ne peut pas se faire en ignorant le passé des uns et des autres. C'est à travers le passé vécu par chacun, et non pas malgré lui, qu'on peut construire un avenir ensemble. C'est en partageant la mémoire festive et la mémoire blessée des uns et des autres, qu'on peut se mettre en route ensemble vers une nouvelle terre promise. C'est ainsi que dans une même banlieue on peut fêter ensemble le nouvel an chinois, le Noël à la manière colombienne et la fin du ramadan à la façon marocaine.

Toutes les mémoires doivent être mises en valeur car « *il n'y a pas de mémoire neutre* »⁽¹¹⁾. Le travail sur les mémoires relève de la question même du sens. La banlieue peut être ce lieu qui permet de dire et d'entendre la mémoire blessée de chacun, car elle permet aussi de danser et de chanter sa mémoire festive. La banlieue devient ainsi lieu de guérison et de construction de fraternité au niveau international.

2.4 - L'interculturel : une autre manière de vivre l'universalité de l'Eglise

La mondialisation est à notre porte. Nous avons dit que la rencontre de l'étranger dans nos banlieues multiculturelles est comme un laboratoire de mondialisation. Toutes les composantes s'y retrouvent. Derrière les situations concrètes des uns et des autres, on peut pressentir les nombreux réseaux de dépendance entre les pays, que ce soit à un plan économique, financier, culturel ou religieux. Comment faire de ces dépendances mondiales non seulement des limites contraignantes et négatives, mais des sources d'enrichissement ?

(11) MOURY José, Quel travail de mémoire(s) pour quelle société ? *Migration et société*, Vol. 23, n° 138, page 181, CIEMI, novembre – décembre 2011, St Denis.

Comment la solidarité internationale peut-elle prendre la couleur d'une interdépendance riche et positive ? Comment peut-elle devenir la base d'un véritable partenariat ?

Les communautés religieuses par leur vie et leur vivre avec sont révélatrices de ce que l'humanité est appelée à devenir. C'est ainsi que peu à peu, on pourra comprendre la solidarité internationale, comme une adhésion à une appartenance commune, à une même humanité plurielle et responsable. Elle devient ainsi signe de l'universalité qui caractérise la foi chrétienne et qui considère chaque homme et chaque femme comme un frère et une sœur, appartenant à la grande famille humaine. La banlieue constitue une image de cette famille multiculturelle qui vit ensemble, et donne à voir ainsi l'universalité sur un territoire donné. Réussir la vie ensemble en banlieue c'est en ce sens accomplir le projet universel de Dieu.

Le passage de la multiplicité à l'universalité est clairement exprimé dans ce témoignage : « *Quand on arrive dans le quartier, on voit d'abord des personnes de différentes ethnies ou de différentes nationalités. Après, on voit différentes cultures. Encore après, on voit toutes les nuances. Et puis encore, un peu après, on s'aperçoit que nous devenons tous ensemble un nouveau peuple. Ce peuple nouveau se forme à travers l'échange culturel et l'accueil réciproque qui nous font bouger. La multiplicité des appartenances culturelles et nationales nous pétrit intérieurement les uns et les autres* ». Quand l'échange nous fait bouger, quand il nous déplace et nous façonne, on peut dire alors qu'il devient source d'universalité. Si dans la multiplicité on rassemble les différences, dans l'universalité on les fait communiquer, et de ce fait communier. Elles ne fusionnent pas, mais elles entrent en dialogue et elles se transforment mutuellement.

Vivre l'universel c'est s'ouvrir à l'inattendu

La construction de l'universel ne peut pas répondre à un plan pré-établi. L'universel échappe à notre maîtrise car il nous confronte à l'inconnu, à ce qui vient d'ailleurs, à l'altérité radicale. L'universel sollicite notre capacité à accueillir l'inattendu plutôt que notre capacité à prévoir et organiser. *« On ne sait pas où l'on va, on est surpris. C'est dusurgissement. On s'engage mais on ne sait pas où ça mène. Ce n'est pas piloté d'avance. On avance justement parce que c'est la vie, et ça demande l'écoute des personnes, mais aussi l'écoute de ce surgissement qui est là ».*

S'ouvrir à l'universel exige une grande humilité pour accueillir ce qu'on ne connaît pas et pour reconnaître la vie, là où l'on ne l'attend pas. *« Je sens combien il n'y a pas d'autre chemin que cette petitesse : se laisser accueillir, recevoir, apprendre de l'autre, et même écouter les colères contre mon pays. »*

Cette ouverture à l'inattendu demande à être veilleur plutôt que meneur, à relire et interpréter ce qui arrive plutôt qu'à faire des projets pour faire advenir. *« Cette vie vécue simplement au milieu d'immigrés, dans la contemplation et la relecture, nourrit nos temps de partage et de prière communautaire, et nous enracine dans ce peuple qui marche vers un avenir qu'il espère ».*

L'universalité d'une Église de la rue

Les religieux et religieuses en banlieue témoignent d'une expérience particulière d'Église. *« Il y a une Église de la rue à développer, de même qu'il y a des éducateurs de rue. Il y a des personnes qui ne vont jamais entrer dans une église, sauf pour une prière solitaire. D'autres qui vont acheter un petit livre de prières, parfois même des musulmans qu'on voit avec l'Évangile. On a des dialogues dans la rue à un moment où l'on ne s'y attend pas, des dialogues très forts, parfois presque des confessions. »* Cette autre expérience d'Église interroge notre manière, en tant que chrétiens, d'être dans le monde. Quelle relation entre cette Église de la rue et l'Église institutionnelle ? À travers le dialogue dans la rue, il y a une expérience de communion fraternelle qui est vécue. *« Est-ce que l'Église n'est pas déjà cet être ensemble à retrouver et qu'on a perdu ? Est-ce que l'Église institutionnelle accueille cette nouvelle forme de constitution du Corps du Christ ?*

Est-ce qu'elle accueille cette circulation d'humanité comme étant déjà un lieu où se dit la Parole, et où on s'échange la Parole ? Il y a des moments dans la rue où l'on se raconte l'Évangile ». La rue apparaît ainsi comme un lieu particulier de communion, où la Parole incarnée dans la vie des personnes qui se rencontrent s'échange et circule. Que dit-elle cette expérience de communion à l'Église institution ?

Mgr Brunin faisait ainsi la différence entre une Église *instituée* et une Église *instituant*. L'Église instituée est celle que nous connaissons, avec son rituel bien codifié, qui permet de s'y reconnaître partout dans le monde, même si on ne comprend pas la langue utilisée. C'est la force de cette Église qui rassemble au-delà et à travers les différences culturelles. Mais cette Église n'est pas à la portée de tous. L'Église *instituant* est cette Église de la rue qui prend forme dans l'intimité d'une relation et qui ouvre à une expérience de transcendance.

Si on peut parler d'expérience d'Église à travers ces rencontres dans la rue c'est parce qu'elles aident les personnes à *reconnaître* la vie qui les habite. « *Le premier service que nous nous sentons appelées à donner à l'autre, comme religieuses, c'est de lui renvoyer la beauté de ce qu'il vit* ». La rue devient ainsi ce lieu où la vie est reconnue et célébrée.

3 – Relecture théologique par Mgr Jean-Luc Brunin – Evêque du Havre

Même si nous déplorons la diminution du nombre de communautés religieuses dans les quartiers populaires et mesurons les difficultés inhérentes à la vie dans ces territoires, il est heureux de constater que les expériences de présence dans ces lieux ne sont pas à reléguer au rang des vestiges d'un passé heureux. Nous osons même espérer que le choix de renouveler ces communautés et d'en implanter de nouvelles pour vivre au milieu des gens des cités populaires, puisse encore être une option de la part des supérieur(e)s des congrégations. Le récit des expériences qui constituent ce document permet de fonder la pertinence d'un tel choix d'implantation. Pour l'étayer encore, nous tenterons de mesurer l'apport de la présence de consacré(e)s dans ces lieux où l'Eglise joue sa dimension sacramentelle et missionnaire, en fidélité au Christ et en service d'humanité.

3.1 - Témoins d'un Dieu qui s'approche en Jésus-Christ

Vouloir assurer une présence chrétienne dans des lieux où la vie se révèle souvent comme un jeu complexe entre difficultés, défis, initiatives créatrices et ouverture de nouveaux possibles, c'est donner visibilité et actualité au mouvement de Dieu qui ne cesse de s'approcher des hommes et des femmes de notre temps. Toute présence d'Eglise dans des réalités humaines est support de ce mouvement par lequel « *Le Dieu invisible s'adresse aux hommes en son immense amour ainsi qu'à des amis ; il s'entretient avec eux pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie* ». (*Dei verbum* n° 2).

L'événement Jésus-Christ a inauguré une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité. Par la venue en notre chair du Fils bien-aimé du Père, Dieu s'est approché de nous de façon décisive. En lui, Il nous donne tout parce qu'Il se donne. Le Christ réalise le salut des hommes en initiant un chemin de réconciliation et de rassemblement. « *Dans sa chair, [le Christ] a détruit le mur de séparation: la haine... Il a voulu ainsi, à partir du Juif et du païen, créer en lui un seul homme nouveau, en établissant la paix, et les réconcilier avec Dieu tous les deux en un seul corps, au moyen de la croix; là, il a tué la haine.* » (Eph. 2,14 ... 16) Par le Christ mort et ressuscité, le Père offre Sa Vie et Son Amour à tout homme. Il sème au cœur de l'histoire humaine le germe d'un monde renouvelé dans l'amour. Il met en œuvre en faveur de l'humanité entière, une puissance de vie, une dynamique de réconciliation qui ouvre à une fraternité universelle.

Cette puissance qui, depuis Jésus-Christ, travaille l'humanité à la manière d'un ferment, poursuit son œuvre aujourd'hui par l'Ésprit Saint. Dans son encyclique *Dominum et vivificantem* (mai 1986), Jean Paul II souligne que « *par l'Ésprit Saint, Dieu « existe » sous le mode du don. L'Ésprit Saint est l'expression d'un tel acte de se donner; de cet être-amour. Il est Personne-Amour. Il est Personne-Don*(12) ». L'Ésprit assure la permanence du don de Dieu dans l'Église, mais aussi au cœur de l'humanité. La communauté des disciples de Jésus est appelée à révéler ce don de Dieu, le proposer et le célébrer pour que l'humanité se renouvelle en profondeur. C'est la dimension sacramentelle d'une présence d'Église dans les réalités humaines.

Même s'ils n'assurent pas à eux seuls la présence de l'Église dans les cités populaires, les religieux et religieuses participent à la sacramentalité de l'Église d'une façon spécifique, au titre du charisme de leur Congrégation. Nous parlons de charisme comme de la capacité reçue par grâce, de discerner et de manifester un aspect particulier du don inépuisable que, par l'Ésprit Saint, Dieu fait à l'humanité et à l'Église.

Le charisme agit tel un 'révéléteur' -au sens photographique du terme- du don de Dieu(13). Une communauté religieuse habite un lieu comme porteuse d'un charisme authentifié par l'Église. Elle est engagée auprès des personnes dont elle partage le quotidien, pour servir l'accueil du don que Dieu leur fait et accompagner la réponse qu'elles peuvent lui apporter.

(12) Jean Paul II, *Dominum et vivificantem*, Lettre encyclique sur l'Ésprit Saint, n° 10

(13) Pour comprendre le charisme de la Congrégation qui détermine la présence de la vie religieuse dans une réalité sociale ou ecclésiale, il est intéressant de recourir à la métaphore de la photographie. Le charisme est au don de Dieu offert à l'humanité dans l'actualité de l'action de l'Esprit, ce que le révéléteur est à la photographie qu'il rend manifeste et dont il rend explicites les contours et les couleurs. Sans oublier que la présence de la vie religieuse se situe toujours dans un 'bain ecclésial' qui joue –si l'on prolonge l'image de la photographie- le rôle de fixateur.

3.2 - Le rapport diaconal de l'Église à la société

La présence des communautés religieuses dans les quartiers populaires met en relief un rapport singulier et premier de l'Église à la société, dans la ligne du Christ venu pour servir. Les témoignages l'explicitent de façon précise, sous l'angle de la solidarité internationale que la présence des communautés religieuses contribue à faire advenir.

Dans les récits dont nous disposons, nous percevons l'importance première pour la présence et l'action des chrétiens, d'être utile aux habitants des quartiers. L'Église est d'abord en service d'humanité. Cela nécessite proximité, écoute bienveillante et perception de besoins, parfois vitaux. Cette utilité se joue aussi par l'implication dans la vie d'associations ou dans des initiatives prises par les pouvoirs publics en vue de favoriser la rencontre à travers la fête, l'expression de la diversité culturelle, la connaissance réciproque de populations venues d'horizons géographiques et culturels différents.

Dans les quartiers populaires, les communautés religieuses participent aux efforts de l'Église qui veut assurer un service dans le domaine de l'humanisation (*écouter, aider à prendre la parole, encourager, aider à devenir acteur dans sa vie ...*) et de la socialisation (*mettre en lien, faciliter conversation, dialogue et partage, soutenir la vie des familles, aider au contact avec des associations et des services sociaux, rassembler dans la convivialité, faire la fête...*). La recherche d'une présence durable et d'initiatives pertinentes et utiles aux personnes dans ces deux domaines de l'humanisation et de la socialisation, est une dimension importante de l'évangélisation. Ce fut la manière dont Jésus a souvent abordé les personnes. À l'aveugle qui mendie à la sortie de Jéricho, Jésus commence par lui demander : « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* » (Luc 18, 41).

Les disciples de Jésus ne cessent de faire écho à cette question dans le contact avec leurs contemporains.

3.3 - Une présence sacramentelle

La démarche d'évangélisation ne peut cependant se limiter à la recherche de l'utilité, ni au renvoi vers les associations ou organismes susceptibles de répondre aux besoins et aux attentes des hommes. Ce serait une réduction humanitaire, en-deçà de la mission que l'Église a reçue de son Seigneur. Le compagnonnage d'humanité avec les personnes, dans un partenariat avec les groupes organisés, associations diverses, doit devenir aussi un lieu de présence sacramentelle au sens où le Concile le définit : « *c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain* » (*Lumen gentium*, n°1). L'intérêt de la notion de sacrement est d'articuler la visibilité et l'opérateur de l'expérience de la présence des communautés religieuses dans ces cités marquées par la mondialisation. Dans les témoignages et les réflexions qui précèdent, nous trouvons souvent exprimé l'aspect opératoire de cette présence. Nous lisons ainsi que « *les religieux et les religieuses, évoquant la solidarité, parlent de présence discrète, mais proche, qui valorise, voire suscite et soutient toujours des initiatives qui responsabilisent.* » (page 9) Ou encore : « *les récits des communautés religieuses témoignent en ce sens de véritables initiatives novatrices de transformation sociale de la part des adultes comme des enfants et des jeunes* ».

Les initiatives rendues possibles par la présence durable des communautés religieuses contribuent à faire advenir une humanité nouvelle dans ces lieux de brassage de populations diverses. Le pape Jean-Paul II l'évoquait comme l'un des enjeux de la mission *ad gentes* : « *Aujourd'hui l'image de la mission est peut-être en train de changer : ses lieux privilégiés devraient être les grandes cités où apparaissent des mœurs nouvelles ou de nouveaux modèles de vie, de nouvelles formes de culture et de communication qui, ensuite, influent sur l'ensemble de la population ... Il est vrai que « le choix des plus petits » doit conduire à ne pas ignorer les groupes humains les plus marginaux ou les plus isolés, mais il n'en est pas moins vrai que l'on ne peut évangéliser les personnes ou les petits groupes en négligeant les centres où naît, pour ainsi dire, une humanité nouvelle avec de nouveaux modèles de développement.* » (*Redemptoris missio*, décembre 1990, n° 37b)

De développement, il est effectivement question dans les récits qui précèdent. L'expérience relatée par les communautés religieuses nous invite « à dépasser une approche du développement pensé surtout en termes économiques, en le considérant de manière plus globale, avec notamment une dimension sociale et relationnelle. » (page 26) A partir de ce qu'elles perçoivent des relations entre les gens des quartiers et de leur participation aux initiatives de développement social, les communautés religieuses ont établi le même constat que le pape Jean-Paul II dans son encyclique précédemment citée. Elles peuvent ainsi témoigner que « *la banlieue est un terreau propice à l'innovation sociale* » (page 20). Il ne manque d'ailleurs pas de voix pour prétendre que ces quartiers, marqués par la pluralité et les effets de la mondialisation, sont de véritables laboratoires où s'invente la société de demain.

3.4 - Une spiritualité de la présence sacramentelle

Assurer une telle présence auprès des populations vivants sur les territoires des cités populaires, fait vivre une spiritualité de la sacramentalité. Celle-ci est aux antipodes d'une démarche missionnaire qui serait pensée et vécue de façon unilatérale, dans une visée ecclésiocentrée. C'est ce que le pape François adresse souvent comme un avertissement à ceux qui voudraient vivre une Eglise autoréférentielle. Le cardinal Bergoglio l'avait déjà exprimé lors de la rencontre des cardinaux avant le Conclave en mars 2013 : « *Il y a une tension entre le centre et la périphérie... Il nous faut sortir à la rencontre de la périphérie. Nous devons combattre la maladie spirituelle de l'Église qui l'amène à se replier sur elle-même : quand cela se produit, l'Église elle-même devient malade. [...] Entre une Église qui va dans la rue et qui a un accident et une Église intoxiquée d'autoréférence, je n'hésite pas à choisir la première* ».

L'insistance du pape François éclaire le type de rapport entre l'Église et la société humaine, tel que le vivent au quotidien les communautés religieuses en banlieue, et tel qu'elles l'ont exprimé lors de la rencontre organisée par Justice et Paix'. Elles ne se livrent pas à une simple lecture religieuse du réel observé à distance pour nourrir une spiritualité individuelle. L'implication dans les réalités humaines et la participation active aux initiatives de rencontres, d'entraide, d'interconnaissance et de solidarité, participent de l'annonce en acte du projet universel de Dieu de rassembler la famille humaine.

Cela participe de l'effort d'évangélisation comme le pape François le rappelait aux jeunes réunis à Assise en octobre 2013 : « *Mais l'Évangile, chers amis, ne concerne pas seulement la religion, il concerne l'homme, tout l'homme, et il concerne le monde, la société, la civilisation humaine. L'Évangile est le message de salut de Dieu pour l'humanité. Mais quand nous disons « message de salut », ce n'est pas une façon de dire, ce ne sont pas de simples paroles ou des paroles vides comme il y en a tant aujourd'hui ! [...] Savez-vous ce que François a dit une fois à ses frères ? « Prêchez toujours l'Évangile et, si nécessaire, même avec les paroles ! ». Comment ça ? Peut-on prêcher l'Évangile sans paroles ? Oui ! Par le témoignage ! D'abord le témoignage, ensuite les paroles ! Mais le témoignage ! »*

Par leur témoignage de vie partagée, les communautés religieuses soutiennent chez les personnes, « *l'adhésion à une appartenance commune, à une même humanité plurielle et responsable* » (page28). Un témoin, lors de la rencontre, constatait : « *la complexité de vie au quotidien finit par mettre en marche vers un même destin* » (page29). Vivre une telle expérience développe une spiritualité sacramentelle où nous nous reconnaissons requis à progresser vers « *l'union intime avec Dieu et [...] l'unité de tout le genre humain.* »

À plusieurs reprises, il fut aussi question de réciprocité dans les initiatives de solidarité prises par les personnes, les associations ou les pouvoirs publics. Il est constaté que l'aide au développement social « *passé beaucoup plus par la reconnaissance des capacités des personnes dans le besoin que par l'aide qui leur est portée* » (page14). Ce constat n'est pas sans incidence sur la manière de vivre la présence religieuse dans ces quartiers : « *les communautés religieuses apprennent à recevoir à travers leur présence discrète et à vivre ainsi la réciprocité* » (page27).

La dynamique du 'donner et recevoir' a une pertinence sociale au regard des impératifs du développement des quartiers et de la conscience des habitants de partager une destinée commune. Ce n'est pas non plus sans rapport avec la présence sacramentelle que les chrétiens assurent dans ces réalités sociales. L'Église ne peut plus prétendre se situer dans une démarche unilatérale à visée hégémonique et concurrentielle.

Il y a une connivence profonde entre, d'une part, les efforts des hommes pour se rapprocher, se rencontrer, se comprendre et naître à la solidarité, et d'autre part, le message dont l'Église est porteuse au nom du Christ. La Bonne Nouvelle, c'est que l'Esprit Saint travaille au cœur de l'humain depuis le matin de la Pentecôte.

Dès l'âge apostolique, les disciples de Jésus ont expérimenté l'œuvre de l'Esprit Saint en eux et chez les autres qu'ils rejoignaient. En effet, libérés de leurs peurs, les disciples sortent porter la Bonne Nouvelle auprès de tous ceux qui résident à Jérusalem. Ils font l'expérience qu'ils ne sont pas dans un désert spirituel, mais que l'Esprit, comme le prophétisait le prophète Joël, est répandu sur toute chair (Actes 2, 4-7). Alors que l'esprit de compétition, d'indifférence, de rivalité, de rancune ou de haine domine encore trop souvent le cœur de l'homme et son environnement, l'Esprit est à l'œuvre. Il ne cesse de mettre en relation, d'établir la communication, de faire grandir la compréhension mutuelle, d'installer dans la confiance et l'estime réciproques pour former un peuple rassemblé dans une fraternité universelle. Présentes au cœur de la vie des quartiers marqués par le pluralisme culturel, les communautés religieuses sont témoins de l'indifférence, de la méfiance, de la suspicion ou de l'hostilité qui marquent les relations entre les personnes et les groupes divers. Mais elles veulent privilégier l'attention aux germes d'ouverture, de solidarité et de croissance en fraternité qui ensemencent les relations entre les gens du quartier. Elles sont ainsi témoins privilégiés de l'émergence d'une famille humaine « qui donne à voir l'universalité sur un territoire donné » (page 28), un « *vivre ensemble partagé qui donne à l'autre le droit d'être différent, qui respecte ses valeurs et ses priorités* » (page 25). Les communautés religieuses présentes et actives dans ces réalités marquées par l'internationalité des habitants, sont à la fois témoins et agents d'une diversité réconciliée comme le souligne le Pape François : « *La diversité est belle quand elle accepte d'entrer constamment dans un processus de réconciliation, jusqu'à sceller une sorte de pacte culturel qui fait émerger une 'diversité réconciliée'* »⁽¹⁴⁾ .

3.5 - La vie consacrée, explicite du devenir humain selon le dessein de Dieu

Présentes dans les lieux marqués par une mondialisation concrète et effective, les communautés religieuses témoignent de l'actualité de l'action de l'Esprit du Christ qui unit et rassemble l'humanité pour la faire communier à la Vie et à l'Amour de Dieu. Le Verbe incarné explicite l'œuvre de Dieu qui se rassemble, par l'action de l'Esprit, un peuple de fils.

(14) Exhortation Apostolique *La joie de l'Evangile*, novembre 2013, n° 230.

Dans la continuité de la mission du Verbe, l'Église, Corps du Christ, a mission d'expliciter pour le monde, le projet universel de Dieu à l'égard de tous les hommes, dont la réalisation advient de façon visible et lisible dans l'histoire humaine.

Les communautés religieuses participent ainsi de la dimension institutionnelle et visible de l'Église. Elles font vivre une tradition spirituelle qui possède une histoire, des textes, des symbolisations et des manières de vivre spécifiques. À travers le témoignage de leur présence, de leur écoute, de leur solidarité, mais aussi de leur prière et de la vie fraternelle en communauté, elles explicitent ce que l'Esprit de Dieu veut réaliser avec les habitants de ces quartiers. La forme instituée d'une communauté religieuse devient ainsi un explicite évangélique de la proposition d'un devenir humain et d'un vivre ensemble selon le dessein de Dieu. Comme le soulignent certaines réflexions dans les témoignages qui précèdent, cela « *concerne la construction du lien social, la responsabilisation de chacun à l'égard du bien de tous, et la capacité à passer des relais. Les communautés deviennent ainsi des 'déclencheurs' de solidarité internationale* » (page 26).

L'institué est nécessaire pour porter, au plus proche de la vie des gens, l'explicite évangélique qui représente une dimension de l'évangélisation. L'institué permet à l'Église, Corps du Christ, d'inscrire sa présence dans la trame du tissu social qui se crée dans les quartiers. C'est le régime de l'Incarnation qui détermine la posture missionnaire de l'Église, et donc des communautés religieuses. Mais l'Église comme institution ne saurait apparaître comme un corps étranger ou une alternative communautaire à la vie en société pour ceux et celles qui la rejoindraient, au risque de mettre en cause la dimension sociale de la foi au Christ. Il lui faut aussi chercher à être instituante d'un devenir humain selon le désir de Dieu explicité en Jésus Christ, et d'une vie ensemble dans une fraternité toujours plus large. C'est au regard de ce caractère instituant que doit pouvoir s'évaluer la pertinence des dimensions institutionnelles de l'Église, qu'il s'agisse de la vie d'une communauté religieuse dans un quartier ou des propositions pastorales qui y sont faites par les paroisses ou les mouvements d'Église.

3.6 - Les conseils évangéliques comme instituant une solidarité internationale

Il s'agit de montrer en ce dernier point, que la vie religieuse structurée par l'institution des conseils évangéliques, participe de l'instituant de l'Église pour un service de la solidarité dans des réalités marquées par la mondialisation. Les témoignages des communautés, loin d'évoquer la nostalgie d'une présence en voie d'extinction, manifestent positivement que ces lieux d'apostolat sont des espaces où se renouvelle la vie consacrée. Cela permet un approfondissement du sens de la vie religieuse comme le souhaitait le Concile Vatican II : « *Les instituts doivent promouvoir chez leurs membres une suffisante information de la condition humaine à leur époque et des besoins de l'Église, de sorte que discernant avec sagesse, à la lumière de la foi, les traits particuliers du monde d'aujourd'hui et brûlant du zèle apostolique, ils soient à même de porter aux hommes un secours plus efficace* » (15). Les témoignages manifestent à quel point la consécration religieuse vécue dans des réalités marquées par l'international, servent la dimension universelle de la mission de l'Église pour ces temps de mondialisation.

La profession des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, constituent en effet un chemin de devenir humain selon le dessein universel de Dieu révélé en Christ. En déterminant une gestion positive de l'altérité, ils deviennent aussi indicatifs de la construction d'un vivre ensemble solidaire et pluriel. Même si les conseils évangéliques ne sont pas l'exclusivité des personnes consacrées, ils spécifient le témoignage de vie évangélique que les consacré(e)s sont appelé(e)s à rendre parmi les hommes.

La pauvreté

Il ne s'agit pas de valoriser la misère ni de sacraliser le manque matériel. La misère est toujours à combattre. Le sens de la pauvreté n'est donc pas d'abord dans le manque mais dans le souci de la distribution. Ce que j'ai reçu et que je possède (biens matériels, dons et aptitudes ...), je ne les mets pas en valeur pour moi seul, mais je suis invité à le partager avec ceux et celles qui m'entourent. Ce qui m'appartient, je le mets à la disposition de tous. À l'exemple du Christ qui en choisissant de se faire pauvre parmi les pauvres, a obtenu la grâce de salut qu'il nous partage largement.

(15) Décret conciliaire *Perfectae caritatis*, octobre 1965, n° 2.

Ce qui fait dire à l'apôtre Paul : « *Vous connaissez en effet la générosité de notre Seigneur Jésus Christ qui, pour vous, de riche qu'il était, s'est fait pauvre, pour vous enrichir de sa pauvreté* » (2 Corinthiens 8, 9).

La pauvreté libère pour le contact avec les autres et fait entrer dans une dynamique du 'donner et du recevoir'. Dans un témoignage, on signale « *Qu'il y a une rencontre là où il y a de la réciprocité... s'engager dans un projet commun appelle à la reconnaissance réciproque des talents et des richesses culturelles des uns et des autres* » (page 25). Susciter et soutenir cette dynamique de réciprocité chez les personnes au contact des communautés religieuses, c'est travailler à gérer positivement la rencontre des cultures dans leurs différences et dans leurs richesses. Consentir à n'être pas tout est la caractéristique de la pauvreté évangélique. Ça ouvre un espace qui permet à d'autres d'exister et d'apporter le meilleur de ce qu'ils portent en eux. Une attitude de riche dissuade de vivre le partage et enferme dans l'autosuffisance et l'indifférence.

La chasteté

Ce second conseil évangélique invite à gérer positivement les relations aux autres. Ils ne sont pas des objets destinés à satisfaire nos besoins ou à servir nos intérêts. La relation humaine s'enrichit quand elle est vécue de façon chaste, c'est-à-dire dans le consentement à ce que l'autre reste autre, sans que nous le façonnions à notre gré. La chasteté qui ne se limite pas au seul domaine de la sexualité, inscrit dans nos relations humaines le souci permanent du bien de l'autre, de sa liberté d'advenir à partir de lui-même pour qu'il puisse grandir en humanité. Une relation vécue dans la chasteté respecte profondément et valorise ce qu'est l'autre, lui donne la possibilité d'exister dans un environnement où il pourra déployer toutes ses potentialités. La chasteté prémunit nos relations humaines de tout risque d'assujettissement ou d'assimilation. Elle se vérifie notamment dans la manière d'accompagner. Les témoignages mentionnent une réflexion de Christian Grondin : « *Accompagner : devenir le prochain de la personne blessée, exclue, opprimée. Devenir quelqu'un pour quelqu'un, celui qui ne juge, ni ne condamne, ni ne blâme ou moralise. Consentir à être le témoin d'un cheminement et non pas de l'orienter* » (16).

(16) GRONDIN Christian, *Guider dans la vie spirituelle et devenir guide spirituel*, in ROUTHIER Gilles et VIAU Marcel

L'obéissance

Le troisième des conseils évangéliques qui déterminent la vie consacrée est l'obéissance. Elle habitue la personne à tenir compte de l'autre pour mener sa vie, faire des choix et habiter son environnement. L'obéissance a partie liée avec la recherche du bien commun auquel on consent à subordonner la revendication de ses intérêts personnels. L'obéissance pour les religieux, est acceptation des décisions des supérieur(e)s, mais jamais sans l'apport « *des forces de leur intelligence et de leur volonté ... Ainsi l'obéissance religieuse, loin de diminuer la dignité de la personne humaine, la conduit à la maturité en faisant grandir la liberté des enfants de Dieu* » (17) . L'obéissance est alors discernement commun vécu dans le dialogue, de ce qui est le meilleur pour nous et pour les autres. Celui qui détient l'autorité est le serviteur et le garant de ce discernement qui demeure l'affaire de tous.

Dans les quartiers où cohabitent tant de groupes humains différents, la recherche du bien commun est un exercice qui requiert beaucoup de patience et de savoir-faire. L'entraînement à l'obéissance vécue comme conseil évangélique éclaire sur la mise en place des procédures de concertation et d'initiatives de recherche de ce qui est le meilleur pour tous. Ecouter l'autre et tenir compte de lui est toujours à la base de la vraie solidarité. Pas celle du clan qui défend des intérêts particuliers et catégoriels, mais celle qui prend en compte le souci de tous par tous. La solidarité vécue dans la perspective du bien commun prend alors une dimension internationale dans les quartiers qui révèlent la réalité de la mondialisation. Vivant l'obéissance, les consacré(e)s sont un apport précieux pour servir la recherche du bien commun universel.

La vie consacrée structurée par les conseils évangéliques prédispose et entraîne à gérer positivement les relations humaines dans un espace pluriel. Cela consono avec une mondialisation qui cherche à se vivre de façon harmonieuse, en respectant chacun et n'oubliant personne. Les communautés religieuses rassemblent des hommes et des femmes pour qui ces conseils évangéliques structurent et déterminent la manière de vivre en communauté et avec les autres. Cela marquera leur regard porté sur la vie des hommes, sur les situations sociales où se joue l'avenir des personnes et des territoires qu'ils habitent.

(17) GRONDIN Christian, «Guider dans la vie spirituelle» et «devenir guide spirituel», in Gilles Routhier et Marcel Viau (dir.), *Précis de théologie pratique*, Lumen Vitae/Novalis, 2004, p. 687. Décret conciliaire Perfectae caritatis, n° 14.

Les conseils évangéliques ne fournissent pas des modèles de l'être en humanité, mais ils rendent sensibles à des points d'insistance partagés dans un compagnonnage d'humanité qui transforme mutuellement, petit à petit. Dans ce partage de la vie avec les habitants des cités populaires, les communautés religieuses élaborent des propositions, des initiatives et des symbolisations qui permettent de répondre d'un devenir humain solidaire, de la construction d'un être-ensemble pluriel, d'une civilité inspirée de l'Évangile de la fraternité.

La vie religieuse vécue dans les quartiers de banlieue participe activement au développement solidaire international tout en servant la sacramentalité de l'Église mobilisée pour annoncer l'Évangile du Christ et travailler à l'unité du genre humain. Les conseils évangéliques qui structurent la vie des membres de ces communautés religieuses fondent des témoignages de vie qui évoquent et proposent une gestion particulière de l'humain et du monde des hommes. Cela passe quotidiennement par la relation interpersonnelle avec l'étranger (page24), par l'implication dans des activités de solidarité et d'entraide, par des initiatives interculturelles. Mais cela est facilité aussi par la constitution de communautés internationales qui donnent visibilité à une gestion positive de la différence culturelle (page12). La constitution de telles communautés religieuses est positive dans la mesure où elles témoignent ainsi que l'internationalisation n'est pas obstacle à la communion, mais peut devenir chemin vers une authentique fraternité universelle.

Un tel engagement des communautés religieuses dans la réalité des quartiers marqués par l'internationalité des origines et des cultures de leurs habitants, fait vivre une expérience humaine, spirituelle et missionnaire forte. C'est une chance, d'abord pour les habitants de ces territoires où domine souvent un sentiment de relégation sociale, mais aussi pour la prédication du Royaume de Dieu, pour l'Église locale, pour les Congrégations et pour les personnes consacrées qui sont envoyées en ces lieux d'apostolat.

Conclusion

À travers ce parcours nous avons cherché à identifier ce que la présence religieuse en banlieue dit sur la solidarité internationale. Nous avons ainsi dégagé quatre dimensions particulières que nous reprenons avec les mots utilisés dans l'introduction :

- La proximité révèle autrement la différence et l'étrangeté de l'autre qu'à travers le regard à distance
- La proximité rend mieux visible la réciprocité possible, difficile souvent à voir à travers les projets classiques d'aide au développement
- La proximité crée l'espace pour que la mémoire blessée par la colonisation et la guerre devienne lieu de réconciliation
- La proximité avec celui qui vient d'ailleurs incarne d'une manière particulière l'universalité de l'Église.

Cette expérience singulière d'étrangeté, de réciprocité, de réconciliation et d'universalité transforme la solidarité en fraternité car l'autre, qui habite à des milliers de kilomètres de chez nous, se fait proche grâce à cet espace de vie commune en banlieue. Et ce qui habituellement est considéré comme une relation d'aide devient destin commun.

Or, ce déplacement que la banlieue génère au niveau de la solidarité internationale, se retrouve également au niveau de la vie religieuse. C'est ce que Mgr Brunin appelle l'instituant par rapport à l'institué : il ouvre des nouveaux possibles. La vie religieuse en banlieue ouvre l'Église à une nouvelle manière d'être au monde. Nous déclinons en guise de conclusion quelques traits de ce nouvel être-au-monde.

Une vie religieuse de proximité, au cœur de l'internationalité

Les communautés religieuses implantées dans les quartiers et banlieues nous ont permis d'entrer dans leur approche positive des lieux qu'elles ont rejoints. Leur vie mêlée à celle des personnes qu'elles croisent au quotidien, révèle à la fois une solidarité de proximité, de voisinage pourrait-on dire. Et pourtant, quand le voisin a ses racines ailleurs, on perçoit très vite que les communautés se laissent traverser par toutes sortes de frontières géographiques et culturelles : la solidarité de proximité rejoint la solidarité internationale. Le proche les fait sortir hors frontière, et le hors frontière devient leur prochain. Les communautés deviennent par cette proximité, elles-mêmes internationales.

À travers l'émergence de ces communautés en banlieue, se dessine une forme de « vie religieuse de proximité » au risque de l'anonymat, selon les mots du Père Rondet, par rapport aux signes plus visibles d'autres formes de vie religieuse, comme les monastères ou les couvents liés à des institutions éducatives, médicales, sociales ou pastorales. On change ainsi le type de rapport entre le monde et les religieux et on passe d'un mouvement du « monde vers les religieux » à celui des « religieux vers le monde ». Mais comment reconnaître cette vie religieuse qui se fonde et se dilue dans la vie de la population ? En voici quelques signes.

Le signe d'une transcendance au cœur du quotidien

Cette forme de vie religieuse dit quelque chose de l'ordre d'un désir, celui de chercher Dieu et dans le même mouvement, celui de rejoindre un peuple, d'offrir une humble présence, à la manière de Jésus assis au bord du puits qui permet à la Samaritaine de l'approcher, qui l'accompagne dans ses questions et à qui il se révèle comme « la source » qu'elle cherchait. Tel est le témoignage que nous livrent les communautés religieuses ayant décidé de vivre dans les banlieues, et qui pourrait se traduire par cette simple expression « vivre avec », tellement cette expression est prégnante. Un « vivre avec » que Gilles Godbout définissait comme une forme d'accompagnement spirituel réciproque entre les religieux et les personnes du quartier.

Le signe d'une communauté de vie qui à la suite de son fondateur ou fondatrice, hommes et femmes passionnés de l'Évangile et du monde, se fait proche du plus fragile, le malade, le pauvre, l'exclu.

Signe ancien renouvelé par le cadre de la banlieue. C'est ainsi qu'une communauté dont la congrégation porte un souci particulier dans le domaine de l'éducation, va rejoindre et accompagner les étudiants universitaires qui par leur origine étrangère retrouvent des difficultés supplémentaires pour suivre les études. Ou encore, une congrégation née au milieu d'un groupe de nomades qui va s'enraciner en ville au milieu de ceux qui n'y trouvent pas de place. Pour d'autres, c'est le souci de rester fidèle à la réalité des populations ouvrières et rurales vivant aujourd'hui dans les ceintures autour des villes et travaillant dans l'intérim. Stylé d'implantation communautaire qui met en valeur de façon prophétique une « façon associative de suivre le Christ », en partageant l'habitat et le travail de tout le monde et notamment des plus fragiles.

Le signe de la confiance et de l'humilité

Les communautés vivant en banlieue nous ont fait partager leur manière d'entrer en relation avec « l'étranger », dans une démarche de rencontre et d'accompagnement, de partenariat et de réciprocité, dans la durée. Cette manière de faire nous parle d'une vie religieuse toujours en apprentissage, qui se laisse bousculer, qui valorise et se responsabilise, qui permet à d'autres de devenir à leur tour « des passeurs d'espérance et de créateurs d'humanité ». Vie simple et ouverte, qui trouve son énergie et son dynamisme dans sa relecture à la lumière de la Parole de Dieu. La vie religieuse devient ainsi plus accompagnante qu'initiatrice ou actrice. En écho à cette forme de présence nous pouvons citer ce que Gilles Godbout entend par accompagner :

« Accompagner : créer un climat favorable pour que la vie prenne davantage d'espace chez une personne différente de nous, unique, habitée par un désir de vivre qui connaît des obstacles et possède des ressources. Consentir à n'avoir aucun contrôle sur la croissance, la libération, et le mouvement de l'autre. Choisir de devenir le témoin de l'émergence de la lumière dans les yeux de l'autre sans que nous soyons la source de cette lumière.

Accompagner : ne pas retenir jalousement le rang de « spécialiste » qui sait et dirige, mais se mettre à l'école, à l'écoute d'autrui. Être désarmé, dépouillé, pour vraiment s'intéresser à l'autre. Créer l'espace où Dieu peut faire son travail.

Accompagner : devenir quelqu'un pour quelqu'un, celui qui ne juge, ni ne condamne, ni ne blâme ou moralise. Consentir à être le témoin d'un cheminement et non pas de l'orienter⁽¹⁸⁾ » .

Un signe du Royaume à travers des gestes évangéliques de salut

Le signe de la vie religieuse est encore celui du partage et du compromis avec les combats quotidiens pour la justice et la paix, et celui de la contemplation qui permet de reconnaître la beauté de la création et de porter un regard positif sur l'histoire et l'humain. En ce sens, les vœux faits par les religieux prennent de nouvelles significations : ils disent moins la privation que le signe d'un nouveau possible. Ils se disent plus en termes de relation que de projets d'action, plus en termes de liberté et de bonheur que de dépendance et de sacrifice.

(18) GODBOUT Gilles, « Accompagner » ROUTHIER Gilles et VIAU Marcel in *Précis de théologie pratique*, sous la direction de Gilles de Routier et Marcel Viau, Novalis – Lumen Vitae. 2004

Le vœu de pauvreté exprime ainsi l'abondance de la mise en commun plutôt que le renoncement à la propriété individuelle. Le vœu d'obéissance manifeste la manière dont chacun peut être enrichi par le collectif plutôt que la perte d'autonomie individuelle. Le vœu de chasteté incarne l'ouverture à l'universel plutôt que la fermeture à une relation de couple.

La vie religieuse en banlieue rend ainsi visible l'Église instituante, qui n'a pas pour vocation de remplacer l'Église instituée mais de l'aider à prendre place et forme au cœur même de l'histoire humaine et au plus près de ceux et celles qui ont été choisis par Dieu comme ses enfants privilégiés, les plus petits des petits.

La vie religieuse en banlieue révèle quelque chose de nouveau de la solidarité internationale et celle-ci révèle quelque chose de nouveau de la vie religieuse. Il s'agit d'une intuition plutôt que d'une affirmation. Une intuition que nous avons voulu commencer à creuser et préciser à travers ces quelques lignes. À vous maintenant de poursuivre cette réflexion !

DES PISTES POUR CONTINUER LA REFLEXION EN COMMUNAUTE OU EN GROUPE

Après la 1ère partie : La banlieue, de quoi parle-t-on ?

« Nous osons dire que « dans l'ensemble, on y vit heureux »

1. Si nous devons rendre compte de l'approche des mairies et associations, qu'est-ce que nous aimerions souligner dans ce qui est noté ? Que regrettons-vous ? Quelles suggestions ?
2. urions-nous une expérience concrète à partager qui authentifierait le regard des communautés religieuses sur les banlieues comme laboratoire de mondialisation, de vie commune, d'innovation sociale ?
3. Quels seraient les points à retenir pour avancer vers une autre représentation des banlieues ?

Après la 2ème partie : La banlieue, une expérience de solidarité internationale

« La solidarité internationale prend une dimension particulière à travers la solidarité de proximité dans les banlieues »

Des mots s'appellent souvent : [proximité, réciprocité, solidarité, vivre avec] [Approcher, écouter, accompagner]. Il s'agit souvent d'un autrement, d'une autre manière de...

1. À quels passages, transformations sommes –nous le plus sensibles ? qu'est-ce qui nous paraît nouveau ?
2. Dans les processus de rencontre; dans ce qui est dit d'une communauté de destin, d'intérêts communs, qu'avons-nous conscience de donner et de recevoir ?
3. Quels seraient les points à retenir pour avancer vers une autre représentation de la solidarité internationale, en termes de fraternité et d'universalité ?

Après la 3ème partie : relecture théologique

« Les témoignages des communautés, loin d'évoquer la nostalgie d'une présence en voie d'extinction, manifestent positivement que ces lieux d'apostolat sont des espaces où se renouvelle la vie consacrée »

1. De quelle manière sentons-nous que la vie consacrée se renouvelle à travers la présence en banlieue ?
2. De quelle manière elle devient signe d'une Eglise «instituyente» par rapport à l'Eglise «instituée» ?
3. De quelle manière elle dit quelque chose de nouveau sur la manière dont Dieu se fait présent dans l'histoire humaine ?

Justice et Paix France

Justice et Paix France a reçu de l'Eglise de France la mission de faire entendre, dans les grands débats de notre temps, une voix qui soit à la fois pertinente et évangélique et d'aider les chrétiens à être actifs et vigilants sur les questions de justice et paix internationales (développement, droits de l'homme, paix et sécurité, construction européenne). Sur ces sujets, Justice et Paix élabore des documents de réflexion et d'informations, organise des colloques, collabore avec divers organismes, religieux et laïcs, poursuivant des objectifs analogues. Justice et Paix publie une lettre mensuelle : on peut s'y abonner ou la consulter sur son site.

58, avenue Breteuil, 75007 Paris

Tel : +33(0)1 72 36 69 03

Fax : +33(0)1 73 72 97 03

Courriel : justice.paix@cef.fr

Site : www.justice-paix.cef.fr

La banlieue, lieu de solidarité internationale

L'expérience des communautés religieuses

Depuis les années 1970, beaucoup de congrégations ont choisi d'ouvrir des communautés dans des quartiers populaires situés à la périphérie des villes et qu'on appelle habituellement banlieues. Cette présence prend des formes diverses : tout simplement de « vivre avec », très souvent de participer aux activités du quartier, ou encore de mettre en place des projets spécifiques (centres d'accueil, ateliers, cours de soutien,...). Elle exprime une solidarité de proximité dans des espaces où se concentrent différentes formes d'exclusion sociale. Le manque de travail, de logement, d'éducation, de santé prend dans ces quartiers des dimensions tellement importantes que ce sont souvent ces manques qui identifient la vie en banlieue. A ces manques, une autre caractéristique s'ajoute : la diversité culturelle des populations qui vivent dans ces quartiers. Cette présence du monde dans les banlieues donne à la solidarité de proximité une dimension de solidarité internationale : c'est l'angle original que nous avons choisi dans ce livret pour aborder la vie religieuse en banlieue. Est-ce que la solidarité de proximité auprès des étrangers dit quelque chose de particulier sur la solidarité internationale ?

Prix unitaire : 7 € + port

A partir de 10 exemplaires : 5€ + port

Commandes à envoyer à Justice et Paix France
58, avenue Breteuil, 75007 Paris
justice.paix@cef.fr
Tel : 01 72 36 69 05